





Des Larmes de Vie

Couverture de Lau ([laugalerie.jimdo.com](http://laugalerie.jimdo.com))

## Du même auteur :

- L'Office des morts (polar) Textes et Prétextes 2004
- Des Larmes de vie (nouvelles) 1<sup>ère</sup> édition Textes et Prétextes 2003
- Jérôme ? Oui, c'est moi ! (roman) Textes et Prétextes 2001
- Enfances cruelles (nouvelles) éd de l'Agly 1999
- Coup de Plume (nouvelles) La Plume éditions 1998
- Le Corbeau, in Donnez-moi donc de vos nouvelles éd. L'Harmattan 1995

## Pour la jeunesse :

- Ca roule ! éd. Le Manuscrit.com 2009
- Corentin et les squelettes éd. Le Manuscrit.com 2008
- Grands-Pères éd. Le Manuscrit.com 2007
- La Multiplication éd. du Bastberg 2000

Je remercie Lau, artiste plasticienne, d'avoir accepté que je mette en couverture le portrait que lui a inspiré Afi, l'héroïne de la première nouvelle de ce recueil.

Quel beau et original talent, elle a !



## LES LARMES DE VIE

Au loin, le regard invente la vie. L'horizon embrase la hamada en une flambée d'hallucinations évanescentes. Caravanes pesantes de chameaux à la bosse aqueuse, chéchias enturbannées d'incandescence dodelinant sous le pas serein qui s'empresse vers l'oasis. Long serpent d'hommes et de bêtes aimantés par la verdure prometteuse de rasades, de repos éphémère. Une flammèche pourprée, léchée de soleil indécent, irise par instants le ciel, prière pour un arc-en-ciel salutaire.

Derrière, s'obstine à la survivance quelque tente où se convulse un vestige de traditions. Une jeune femme pilonne quelques graines de mil dans un trop vaste pot de terre. Un chatolement de sueur sillonne sa peau d'ébène sous les rayons drus. Ses seins déjà lourds de maternités successives battent la cadence que ses bras impriment à l'outil. Le pagne, seul attribut vestimentaire dont elle honore son corps, saisirait l'improbable visiteur par sa blancheur immaculée. Malgré les ondoiements de ses hanches frêles, les pans s'accrochent aux ilions comme deux pitons à flanc de montagne. Le reste s'offre au sirocco, à la brûlure du soleil, à la fatigue de la vaine journée.

À gauche, la mort prend ses aises. Platitude horizontale d'un désert illimité, ogre de vies depuis longtemps digérées même si de rares relents d'humanité résistent encore, miment un semblant de civilisation, copie fade de ce que doit être l'existence ;

ailleurs. Rocailles d'azur despotique, fendues de froid nocturne ; craquelures d'un sol pétrifié de dessiccation datant de deux années qui n'a plus la force de hurler son dégoût ; exode de toute espèce animale, partie mendier dans l'au-delà des raisons de croire en un lieu plus clément.

À droite, un squelette d'arbre élance ses bras décharnés en une supplique futile. Le ciel se cloître dans le bleu obscène, injure quotidienne au malheur humain. La mort de l'acacia remonte à la naissance du troisième enfant comme si la terre agonisante avait voulu se donner une ultime illusion.

- Dieu joue au grand jeu du destin ! Affirme Abou au sortir d'un de ces longs moments de méditation qu'il affectionne particulièrement. Il donne, il reprend comme si chacun de nos gestes méritait une récompense ou une punition.

Afi, sa femme, tout en continuant sa tâche, lève les yeux au ciel en signe de désapprobation et se tait. Les arguments lui manquent pour expliquer les malédictions qui pèsent sur eux. Il faut garder des forces pour accomplir les actes élémentaires. Abou philosophe ; elle, tente de nourrir sa famille. Un corps affamé ne peut survivre même animé d'une âme ivre de mots.

- Le petit a soif ! dit-elle, l'oreille aux aguets.

- L'eau manque, la terre a soif, l'étoffe de nos jours se ride sous la sécheresse ! Répond-il en indiquant du doigt la citerne de bois vide.

L'unique boisson, elle seule peut l'offrir. Elle lâche le pilon qui s'abat d'un bruit sourd dans sa cage, pénètre sous la tente où se débat son dernier-né, son préféré, l'ultime rempart de sa race. Il gémit dans la chaleur nauséabonde, quémande du bout de ses doigts écartés un réconfort, une issue à sa souffrance.

Afi l'attire vers elle, l'entraîne en trois pas décidés vers la clarté. Elle s'assied à même le sol, en plein soleil. Pour une fois, l'ennemi va devenir l'allié. Koffi reste à l'ombre de la tente, si rare à cette heure. Bientôt, le soleil fait son travail, rend le service demandé. Il darde ce corps gracile, presque'enfantin. Afi ferme les yeux, fait sienne la douleur qui l'irradie, qui mord chaque centimètre de sa peau. Elle trouve le courage de résister à la



fraîcheur qui règne sous la toile. Elle l'exige d'elle-même pour épargner à son bébé une mort atroce.

Cinquante degrés agissent comme une serre : Afi sent ses muscles se liquéfier sous le brasier. Très vite, les pores de son cou ruissellent de larmes corporelles qui déferlent en vagues successives, drainées vers un lieu unique, les salières. Des gouttelettes s'agglutinent aux poils des aisselles, dessinent une gigantesque guirlande multicolore ; d'autres cascadedent jusqu'aux articulations, affluent tant qu'elles forment de véritables petits lacs dans le creux des hanches, au fond de l'ombilic. Afi n'est plus qu'un généreux ruisseau où coule la vie.

Alors, l'enfant, avec toute la délicatesse qu'on met pour s'approcher d'un trésor, y plonge le bout de sa langue, humecte ses lèvres de cette onde inespérée. Il aspire cette vie transfusée, ce don d'amour maternel qui paraît inépuisable.

À mesure que Koffi reprend vigueur, Afi s'épuise. L'enfant, avide de la liqueur, tête toujours. Les larmes maternelles se tarissent vite, imitent la terre flétrie qui refuse la germination. À contrecœur, elle éloigne la bouche gourmande de son enfant, le repose sur sa couche, l'apaise d'un baiser. Il s'endort après un sourire de satiété.

Abou ne s'est pas retourné. Il ne s'est pas inquiété du silence soudain, symbole ordinaire d'une mort annoncée.

Il sait. Il connaît l'abnégation d'Afi et l'en admire d'autant plus. Ce dévouement quotidien ressemble à une ordalie dont il a honte. Honte d'en être indigne, honte de ce monde qui les rejette dans une agonie dérisoire, honte de ne pas pouvoir le quitter, honte de ce cimetière qui les guette.

L'écrasement du mil a repris comme si rien ne l'avait troublé. L'existence d'Afi se perd en offrande de ce genre ; les répétitions journalières de ces présents agressent son corps. Certains tarissements en sont les prémices : Afi ne pleure jamais comme si rien ne la bouleversait plus, comme si la résignation la rongait.

Comme si l'acceptation de son sort s'imposait, évidente, fatale.

Pourtant, Afi lutte de toutes ses forces face au destin ténébreux. Elle multiplie les grains de mil. Pas un jour sans

qu'Abou et Koffi n'avalent quelque chose ; pas un repas aussi sans qu'Afi ne se prive.

Abou l'a remarqué mais ne dit rien pour ne pas lui déplaire. La nourriture qu'il refuse par amour pour son épouse finit dans le gosier de son enfant. Afi n'en profite pas. Il se tait par peur des reproches même si aucune parole mauvaise ne jaillit jamais des lèvres de sa femme ; même si ses yeux de miel lancent parfois des éclairs aussi foudroyants que ceux qu'il espère voir strier le ciel puis s'obscurcir à nouveau dans l'infinie profondeur.

Afi mesure ses mots comme elle économise ses gestes : sa parcimonie la rend plus belle.

Ses séances de plus en plus fréquentes face au soleil anthropophage affinent dangereusement sa taille. Abou la compare à l'une des chamelles qui va l'amble au bout de son mirage ; elle aussi étire sa taille, se grandit. Mais, au contraire d'Afi, l'oasis l'enveloppe à nouveau, alimente sa gibbosité.

La poitrine d'Afi s'effiloche au fil des jours, briseurs d'apercevoir un nuage. Vaine espérance d'un fol humain, amoureux de cette terre ingrate, voulant maîtriser la terrible nature. Cinq traites rapprochées ont rendu les tétons d'Afi aussi menus que la fine poudre qu'elle s'acharne à maltraiter sous le pilon incessant. Ils se noient sous les rares caresses que leur prodiguent les grosses mains d'Abou, tendres de désir.

Quelle énergie irrigue donc ce corps qu'il n'ose plus effleurer de peur de le briser ? Ses os si délicats, si ténus semblent devoir se rompre sous les élans d'Abou s'il n'y prend pas garde. Lui seul peut la soustraire au destin.

Il la couve cependant du regard de l'aimant. Il voudrait posséder le pouvoir de l'aguerrir face à l'effrayante existence qu'il lui offre depuis leur union. Ils sont partis sur les routes, sur les chemins, sur les sentiers. Devenus des amas de roches clairsemés, ils les ont suivis comme s'ils les conduisaient vers un lieu magique où les bêtes paîtraient en toute quiétude. Ils ne l'ont jamais trouvé, peut-être parce qu'il n'existe pas ; peut-être parce qu'il leur faut l'inventer, l'extirper de l'intérieur d'eux-mêmes.

À défaut d'aboutir au Paradis, ils se sont enfoncés chaque jour un peu plus dans le tréfonds de l'Enfer qui, aujourd'hui, les retient prisonniers sans force, sans illusion.

Deux garçons, deux filles sont venus les soutenir dans cette épreuve. Abou les a tirés de la douceur du nid pour les asphyxier de fournaise. Il a lui-même, à quatre reprises, coupé le cordon ombilical, recueilli le premier cri, couché l'enfant sur le ventre meurtri de la mère. Mais ces petits êtres ne purent résister longtemps à l'horreur de la vie proposée ; ils retournèrent dans le néant.

La mère, alors, usa de ses astuces de femme pour arrondir à nouveau son ventre. Lui, était opposé à cette nouvelle grossesse. L'existence éprouvait trop les corps pour prendre la responsabilité d'une cinquième naissance. Il eut beau répéter que c'était folie pure, que cet être souffrirait mille morts, Afi tint bon.

Et Koffi cria. Six mois déjà que ce vagissement retentissait dans les oreilles d'Abou comme un reproche, comme un blâme du fils envers un père qui a failli.

- Pourquoi m'as-tu enfanté ? Pourquoi m'as-tu fait naître sur cette terre épouvantée de désespoir crû ?

Chaque fois que l'enfant hurle sa soif, Abou se bouche les oreilles, part au loin, rejoint la caravane imaginaire, gomme la siccité du sol qui gagne son cœur. Abou se sent devenir sec, aride d'amour paternel, jaloux de la connivence qui unit Koffi à sa mère. Ces tétées prolongées, ces dons de larmes, lui sont insupportables. Son désert intérieur resserre son étau chaque jour plus durement, se confond avec celui qui enlise toute vie environnante.

Ses errances l'ont mené près de l'acacia. Sa paume s'ensanglante de l'écorce fossilisée qui se désagrège sous la pression. Il reste longtemps ainsi, prostré sur lui-même, accablé de chagrin rentré.

Un voyageur perdu le croirait mort ou en quête d'un improbable trésor. Peut-être prie-t-il tout simplement. Sa douleur exhale un requiem pour trois vies en sursis. D'abord murmuré de crainte de troubler les Dieux, il prend une ampleur insoupçonnée, fracasse l'immensité caniculaire.

Héraut muet de l'insupportable, son cri ne s'échappe pas de sa gorge, il se déverse de ses yeux. Un torrent ininterrompu roule bientôt sous lui, ensemence la hamada. Les larmes rejaillissent d'un néant qu'Abou pensait à jamais évanoui.

Il reprend peu à peu conscience, réussit à se mettre debout, lève les yeux vers l'arbre reverdi, contemple la nature fertilisée.

- Regarde ! s'écrie Afi qui l'a rejoint.

Au bout de son doigt, un nuage auréole l'horizon. Embrassés l'un dans l'autre, ils pleurent longtemps de joie.

## MONSIEUR VICTOR

Chaque après-midi, Monsieur Victor s'éclipsait au jardin public. Dès que les beaux jours s'étiraient en langueur, il repaissait son âme de brouhaha d'enfants.

La concierge le voyait partir vers quinze heures le journal sous le bras. Il allait prendre son comptant de bruit, de cris, de hurlements. Autour de lui, les regards perlaient d'innocence, ruisselaient de curiosité. Les ballons rassaient son crâne, les sourires cicatrisaient sa tristesse, les rires perfusaient ses angoisses, l'effervescence gommait sa solitude.

En un mot, il revenait à la vie.

Il irriguait ses après-midi de foule anonyme et volubile. Les passants l'effaçaient systématiquement de leur mémoire. Chaque jour, il espérait un salut ; chaque jour, il quémandait un mot de passe pour engager la conversation.

Mais non, rien. « Les gens deviennent sauvages, égoïstes », pensait-il. « De mon temps, on se parlait, on s'invitait entre voisins ».

Et puis, il se ressaisissait, il se sermonnait : « Ne parle pas comme ça, Victor ! Ça fait vieux jeu ! »

Sa jeunesse s'était épuisée à dilapider les occasions que la vie avait semées sur sa route. « Le mariage est une laisse. Le tout est de la tenir ! » Avait-il coutume d'affirmer.

Aujourd'hui, il regrettait ce lien si souvent refusé.

Les enfants déboulaient maintenant des quatre entrées du square, l'investissaient.

- Seize heures ! pensa Monsieur Victor. Sortie des écoles.

Finie la sieste. Oubliée la solitude. Trois heures durant, il s'enivrerait de frimousses rigolardes, pleurnichardes, deviendrait père, céderait au moindre caprice.

Il aurait été papa gâteau. Il n'aurait rien pu refuser à ses enfants. Dérisoires, les problèmes face aux joies de la famille ! Etre accueilli par une marmaille galopante et vociférante et la faire taire de sa grosse voix. Ah, quel bonheur ! Dire que certains les maltraitaient, les abandonnaient !

Son regard s'éparpillait, engrangeait des trésors : une bicyclette qui grince, un cri maternel, une caresse fraternelle, des retrouvailles familiales, un baiser amical.

Prenez, par exemple, ce petit bout de chou qui vient de choir. Il pleure toutes les larmes de son corps. Sa mère ignore tout du drame qui l'accable, trop occupée à discuter avec son amie. Il renifle un bon coup comme pour s'encourager et se relève.

Ses petits pas le rapprochent insensiblement de ce vieux monsieur à la barbe blanche très intimidante. Très attirante aussi. Se cacher derrière et y puiser une tendresse serait le remède idéal contre la fatalité qui s'abat sur lui. Un baiser guérirait instantanément la douleur qui flagelle toujours un peu le genou.

Les yeux noirs qui le fixent glacent tout de même son élan. Le secours espéré tarde. Il ne viendra pas de là ; il faut chercher ailleurs. Il se remet à geindre, se retourne vers sa mère, court vers elle et s'affale dans ses jambes.

Monsieur Victor, lui, a bien senti l'appel mais la solitude a retenu son geste cueillette. Et pourtant, comme il aurait aimé le consoler ce petit, comme il aurait voulu lui offrir le refuge de ses bras, frotter ce genou pour partager ce bobo, pleurer avec lui sur leur désespoir réciproque.

Sa mère ne le voyait plus, trouvant normal qu'il soit là. À disposition.

Avoir des enfants valorise, place socialement, fait entrer dans le Cercle des personnes productives dont le patronyme se perpétuera.

Un célibataire souffre d'être clos, fini, rond, sans issue donc sans entrée. Parler à un homme seul est un acte illusoire. Comment l'aborder, par quel biais ? Impossible de s'extasier sur

le gamin qui n'existe pas ; grotesque de lui demander du feu et, de toutes façons, le dialogue s'arrête à l'apparition du briquet.

Aujourd'hui, mieux valait oublier le passé et vivre pleinement les petits bonheurs du présent.

Le banc donnait vue sur une pièce d'eau fort sale et glissante. Régulièrement, les petites filles se mouillaient la culotte en s'affalant dedans. Lorsqu'elles se relevaient, leur slip exhibait les petites fesses. Innocente enfance ! Certaines pataugeaient toutes nues. Parade maternelle au lavage quotidien !

Sylvie était une familière de l'endroit. Elle pouvait avoir cinq ans. Depuis plusieurs jours, il l'admirait. Sa fille aurait eu ses traits tout de douceur et de finesse. Un visage rond creusé au menton d'une fossette qui s'épanouissait chaque après-midi davantage sous l'effet d'un sourire qui le chamboulait d'émotion. Des boucles blondes dévalaient un cou de cygne au port de reine. Des sourcils sombres accentuaient l'éclat bleuté des yeux.

Sylvie ne faisait pas attention à lui. Trop absorbée par ses jeux d'eau. Eclabousser tout ce qui bouge exige une certaine concentration. Laisser son esprit vagabonder lui aurait fait perdre une occasion de rire.

Car ce qui frappait Monsieur Victor dans cette petite fille, c'était son rire franc et direct. Elle riait tout le temps, pour rien, pour tout. Sa mère la réprimandait, elle riait. Elle écoutait et elle riait. Quand elle avait tari ce rire, elle plongeait les fesses les premières dans le bassin. Un nouveau rire, clair et sonore, éclatait alors, réveillant le parc assoupi.

Monsieur Victor cherchait une gentillesse pour l'attirer mais son vocabulaire enfantin manquait de mots et la Chance l'oubliait. Quelques bonbons se morfondaient tout de même dans ses poches au cas où.

La mère et la fille investirent bientôt les lieux. On lui octroya un salut amical. La fillette barbotait déjà. Ce bonjour inattendu l'encouragea à lier conversation :

- Votre fille nage comme une vraie sirène !
- Impossible de passer un jour sans venir ici.
- Elle vous entraîne de force, en somme. Elle est tellement charmante qu'on ne doit rien pouvoir lui refuser.

- Vous avez des petits-enfants ? Demanda la jeune femme.

- Non...malheureusement ! Je suis seul.

Sylvie, sortie de l'eau, quêtait un câlin maternel.

- Arrête ! Tu vas tout me mouiller !

- Tu veux un bonbon ?

- Tu as vu ! C'est un magicien ! Tu prends le bonbon ? Tu aimes bien : il est à la menthe.

Sylvie baissait les yeux. La seule échappatoire au dilemme fut de replonger.

- Cette eau, mon dieu ! C'est de l'obsession !

- Par cette chaleur, c'est agréable de se baigner ! Plaida-t-il.

La petite, dégoulinante, ressortait de nouveau.

- Dis, pépé, tu me donnes un bonbon !

- Veux-tu bien t'excuser ! On ne dit pas des choses comme ça !

- Laissez, ce n'est rien ! Tiens !

Il en profita pour lui donner un baiser. Il n'avait pas pu résister.

- On peut dire que tu es gâtée : un bonbon et un baiser ! Allez, sèche-toi ! On va rentrer ! Nous reviendrons demain. Nous vous verrons, peut-être ?

- Sans doute, oui. Je viens tous les jours.

Monsieur Victor resta seul. Mais la solitude l'écorchait moins. Un souvenir l'accompagnait, le mènerait ici demain. Il en frémissait presque d'impatience.

La canne qui d'habitude le supportait, traça, ce soir-là, des pirouettes dans les airs, maugréa contre la vieillesse.

- Sept heures ! Voilà Monsieur Victor ! Pensa la concierge.

Il prit son dîner devant la télévision. À la fin du programme, il se coucha après avoir éteint les lumières.

Cette nuit-là, il dormit aux anges.

Est-ce pour cela que le lendemain matin la concierge le découvrit le sourire aux lèvres ?

« Banale crise cardiaque », conclut le médecin.

Les médecins n'ont jamais eu d'imagination...



## ...ET L'ANE BRAIT

L'azur plombe le reg. Pas un nuage ne tache le ciel, indifférent à la soif de l'homme, assis sur la charrette.

Au loin, par rafales, le vent empoussière les branches des arbres qui secouent leurs feuilles comme pour trouver un second souffle.

Rien ne respire. Seul, l'âne brait.

L'homme l'encourage à avancer sur l'étroit sentier qui longe l'entrée du désert. Une immense porte symbolique donne accès à cet ogre qui régurgite rarement ses victimes.

Bientôt, il le sait, elle ne délimitera plus rien car le sable dévore chaque jour davantage la vie qui se débat pour ne pas s'y engloutir.

Comme pour conjurer le sort, il se penche, en ramasse une poignée. Le sable, frappé d'inertie par l'abrutissement du zénith, coule, limpide.

« Qu'Allah le change en eau et mon pays renaîtra ! »

Mais le Dieu reste sourd à sa prière.

L'âne brait de nouveau. Ce cri funeste fait écho à la supplique de son maître qui flagelle de ses rênes le dos de l'animal.

Le chemin caillouteux ralentit l'allure. La charrette brinquebale son chargement qui manque à chaque pas de chavirer. Des brindilles fuguent du tas, se mêlent au vent qui les lâche quelques mètres plus loin pour en saisir d'autres.

Soudain, à l'image du ciel, le front de l'homme se charge de pluie et d'orage menaçants. Ses yeux quêtent la mansuétude d'Allah qui, pour la deuxième fois, menace de le bannir.

Le foin mouillé sera perdu, les bêtes affamées n'engraisseront pas ses poches. Il faudra s'en séparer, les vendre à perte. Quitter le village de ses ancêtres, partir à la ville chercher un emploi hypothétique.

L'âne brait de nouveau sous les coups de fouet. Il refuse obstinément d'aller plus loin, vers l'éclaircie qui pointe le bout de son ciel bleu.

Ses cris furieux se mêlent à ceux de l'homme en une mélodie tragique où les ressentiments millénaires montent vers Allah. Les chants désespérés de l'animal et de l'homme tentent de barrer la route à l'ordalie céleste.

L'espoir craque bientôt sous les coups de tonnerre qui déchirent le cœur de l'homme. Une fois de plus, il est maudit. Le Dieu se détourne de lui, le rejette dans le fracas, attise sa colère rentrée.

Quelques gouttes de pluie versent sur ses joues d'homme qui pleure son impuissance sur le dos de l'animal.

L'âne, lui, brait toujours.

## DON DE SOI

Il venait répondre à l'annonce. Il avait longuement réfléchi, pris ses renseignements, pesé le pour et le contre, lu la presse spécialisée et s'était convaincu du bien-fondé de sa décision.

Il pouvait vivre avec un seul rein. Médicalement, c'était prouvé. Alors, il venait offrir son second, superflu.

Il connaissait les risques encourus si le rein unique tombait en panne. La dialyse lui arracherait des cris inhumains, lui ferait vivre des souffrances atroces mais, à trente ans, il voulait partager avec autrui son bien le plus précieux : son corps d'athlète sain et heureux de l'être.

Le bilan de santé fut probant : il fut déclaré apte à la générosité corporelle. On le délesta de l'organe duettiste qui soulagea autrui.

Son hygiène de vie redoubla d'attention. Pas question de glisser dans la maladie qu'il haïssait pour lui et pour les autres. Son esprit sportif bannissait depuis toujours tout dérapage : alcool, tabac étaient ignorés de son foie et de ses poumons ; les matières grasses étaient interdites de séjour sur la table de cuisine. « Manger léger et respirer frais » se répétait-il chaque matin en se levant, encouragé par la sveltesse de sa ligne et la capacité de sa cage thoracique à engranger l'air pur des hauteurs qu'il grimpait chaque fin de semaine.

Le rein absent l'obligea simplement à quelques restrictions supplémentaires : moins de jogging haletant vers des performances, moins d'efforts gratuits. Il surveilla davantage les réactions de son corps : filtrage de l'urine correctement effectuée,

vidange régulière du rein. Pas question d'engendrer une rétention aux conséquences catastrophiques ! L'heure venue, il vidait sa vessie quel que soit l'endroit où il se trouvait. Son bien-être en dépendait ; sa vie aussi peut-être !

Chaque mois, il se faisait visiter à l'hôpital en en ressortait rassuré : le rein remplissait sa mission avec exactitude et sans difficultés.

Ce qui l'encouragea à persévérer.

Au cours d'un séjour dans le service de néphrologie, il entendit qu'on cherchait de la moelle épinière. Le mot « sauver », prononcé par un médecin, aiguïsa son ouïe. Il y entendit l'appel d'un humain en détresse qui avait besoin de lui.

Faire la sourde oreille aurait été un manquement grave aux principes qui jalonnaient son existence. Il posa sa candidature et fut accepté faute d'opposition. L'opération eut lieu sans complications et quelques jours plus tard, il retrouvait son train-train quotidien.

Il va sans dire qu'il resta anonyme car cela accentuait la valeur de son don. Il prenait cependant des nouvelles du receveur pour affirmer sa notoriété de bon donneur efficace et effacé. Donner était une chose, rendre service en constituait une autre. Autant se dépouiller pour faire renaître le bonheur ; le sacrifice s'en grandissait encore.

L'échec éventuel aurait pu dévier la route empruntée vers plus d'égoïsme. Mais le destin veillait.

Depuis longtemps déjà, il offrait son sang. Quoi de plus réjouissant de se dire qu'il coulait dans les veines d'autrui quelques millilitres de son liquide rougeâtre. Penser à tous ses frères de sang inconnus qu'il ragaillassait mensuellement lui donner envie d'embrasser la terre entière. Seule, sa modestie le poussait à plus de retenue.

Il voulut faire plus. Il épia les progrès des greffes avec l'enthousiasme fou d'un amateur. La presse spécialisait fleurissait son bureau. Il compulsa chaque titre, s'émerveilla d'une découverte, applaudit l'annonce d'une nouvelle greffe.

Lorsqu'il lut qu'une équipe avait réussi une transplantation du cœur, il comprit l'appel déguisé. Il devait offrir le sien. Don suprême à l'humanité reconnaissante !

Mais son cœur battait pour lui. Egoïstement. Il se surprit à maudire Dieu qui, petitement, avait créé un seul organe par possesseur au lieu de le dédoubler. Ah, s'il en possédait deux, il se serait précipité sur le billard, aurait ouvert lui-même sa poitrine, arraché le jumeau et l'aurait légué en guise de remerciement ! Mais l'unique exemplaire lui servait de tic-tac intérieur. Il l'avait huilé jour après jour d'attentions, d'amitiés, d'amours quelquefois. Il ronronnait à la perfection comme un moteur nettoyé quotidiennement qui ignore les ratés.

C'eut été pourtant une belle affaire pour le receveur ! Les tuyaux impeccables de propreté reluisaient comme trente ans auparavant. À l'état neuf ! La pile, évidemment, s'était un peu usée contre la vie mais elle remplissait son rôle allègrement.

Son cœur se serrait parfois devant la détresse ; il se faisait gros de chagrin et de larmes. Trente années de vie commune crée des relations intimes : il le connaissait par cœur, prévoyait ses réactions, essayait de le raisonner lorsqu'il se mettait à battre plus vite.

Son cœur se barbouillait devant un pot-au-feu qui allait l'enrober de graisse. Il se soulevait devant une scène qui le révoltait.

Ses amis pouvaient en témoigner : il avait le cœur sur la main, parlait à cœur ouvert. Les services qu'il rendait, il les faisait de tout cœur.

Il chercha le moyen de le donner de bon cœur. Et il trouva.

Mais avant cet ultime don de soi, il répéta la scène finale. Il repéra les lieux où se situerait l'unique prise, calcula la distance adéquate, déroula mentalement le travelling.

Il avait tout prévu : l'endroit, près d'une cabine téléphonique ; le chêne, suffisamment large pour supporter le choc ; la chaussée, sèche pour faciliter le braquage à la dernière seconde ; les secours qui devaient arriver très vite.

Une lettre posée sur le siège avant précisait ses vœux : rein, poumons, foie, cœur, il offrait tout à plus pauvre. Ce n'était pas un suicide, c'était un don. Un don de soi.

Il avait tout prévu. Sauf une chose infime mais qui détruisit en quelques secondes le beau scénario. Au moment de la rencontre entre la voiture et l'arbre qui dévasta le capot et s'arrêta à quelques centimètres du chauffeur, un terrible éclair foudroya le moteur qui s'enflamma instantanément.

## LE CONCERT DE MIDI

Je me repaissais de l'affiche depuis trois semaines. Alexandre Truch, le célèbre prodige violoncelliste, donnerait la suite n°5 en ut mineur BWV 1011 de J.S. Bach en concert unique de midi. Immanquable.

La salle, ramassée entre un magasin de sport et un autre de posters, offrait un havre de paix au sein du centre commercial. Une halte entre deux courses où l'on discutait littérature et se désaltérait de musique classique.

Lorsque j'arrivai, elle bruissait déjà d'impatience mal contenue. Cinquante paires de fesses trépignaient d'effervescence sur des chaises alignées côte à côte. Cinquante paires de jambes forçaient la porte de la salle à rester ouverte sur le couloir. Je me faufilai pour atteindre une place du fond. À peine assis, un brouhaha annonciateur de bonne nouvelle, prélude d'une joie profonde, parcourut l'auditoire. Le violoncelliste fendait les applaudissements qui crépitaient autour de lui.

L'instrument, sur l'estrade, tendait son manche hérissé de chevilles, ouvrières d'une heure musicale d'intensité magique. L'artiste s'assit, encercla le violoncelle de ses jambes et apprécia le recueillement de l'assistance.

L'archet battit l'air, glissa léger sur les cordes. La voix grave et solennelle emplit alors la salle. Elle se répercuta aussi soudainement qu'une onde déferle et vous emporte.

Au lieu d'aller contre, je me laissai dériver. Je fermai les yeux. Mon imagination vagabonda sur une île déserte. Assommée de

clarté dont le bleu cru la faisait ressembler au Paradis, sa surface lisse entamait à peine l'horizon. Seuls, des élancements d'arbres endiguaient la monotonie. De leur sève versait la vie sur toute la surface de cette terre protégée du reste du monde. Et ces pleurs, jaillissant des troncs, loin d'être traces de détresse, remerciaient l'homme de l'ignorer.

Les arbres, jetant leurs branches vers l'azur, imploraient les dieux de les préserver d'une invasion, naufrage de leur paix.

Une légère brise les aidait à supporter la chaleur ambiante. Leurs feuilles, larges et dentelées, les éventaient en un rythme millénaire, aussi naturellement que si elles avaient été créées pour ça.

Autour d'eux, rien. Rien d'autre que le silence dans lequel j'eus soudain envie de me fondre. J'eus envie de devenir un arbre, de m'introduire dans leur compagnie, de goûter à leur sérénité. J'eus l'envie irrésistible de plonger en moi-même, de retrouver la paix intérieure de ma jeunesse qui s'estompe peu à peu sans que je m'en aperçoive, sans y pouvoir rien.

Le violoncelle prête sa voix éraillée à cette imprécation à la pitié céleste. Que cette harmonie ne finisse jamais ! Oui, que cet instant soit préservé de la fuite du temps, qu'il s'éternise !

Assis sur ma chaise inconfortable, je bois les notes, je m'enivre de cette musique intemporelle, je m'enrichis de plaisirs auditifs. Mes sens vacillent de jouissances, je sombre dans une extase sans bornes. Je nais à une nouvelle vie, à la vraie.

Et puis, des images rejaillissent du fond de ma mémoire. Ma mère, en habit de deuil, un jour de neige abondante, lançant, telle une bouteille à la mer, une fleur rouge sur le linceul, déjà blanchi, de mon père. Contraste des couleurs entre le rouge de la vie et des larmes et cette lumière crue de l'inexistence, fusion avec l'inconnu de l'au-delà.

Comme si par ce jet de roses vives, ma mère tentait, une dernière fois, de rappeler mon père auprès d'elle, auprès de nous, ses enfants, sa famille qui l'aimions tant.

Les roses tombaient les unes après les autres dans le trou, formant un enchevêtrement de deux couleurs aussi redoutables. La neige effaçait une rose avant d'être, elle-même, estompée par



une autre rose. Bataille silencieuse où la vie et la mort abattaient tour à tour leur carte respective, sachant, par avance, qui serait le vainqueur.

Mes arbres connaissent-ils ce chagrin d'enfant, cette peur de la mort ? Savent-ils ce que ressent un enfant de dix ans lorsque son père l'abandonne et que, la cérémonie terminée, il comprend qu'il est seul pour l'éternité quand on l'investit « homme de la famille ». Savent-ils que cette césure, cette faille, loin de se résorber, s'élargit au fil du temps ? Elle prend de la place, s'impose aux autres souvenirs, bouche les trous noirs que la mémoire réservait au futur, noie tout jusqu'à devenir obsession généralisée..

Le plus petit mot, la moindre émotion font l'effet d'un sel sur la plaie : il l'envenime, en aggrave l'état, pénètre plus profondément dans la chair fragilisée, y reste à demeure. Vous vivez avec, tentez de donner le change aux autres pour qu'ils ne remarquent rien. Et vous semblez réussir tant les gens font si peu attention à vous, emportés par leur vie propre, qu'ils ne remarquent pas certains détails infimes que, seul, un cœur attentif pourrait percevoir.

Mais vous, vous sentez bien que la vie a commencé sa fuite en avant, qu'elle s'est mise à vous haïr. Elle met des bâtons dans vos roues, inflige à votre orgueil des rebuffades que vous êtes obligé d'accepter car c'est elle la plus forte. Vous vous repliez sur vous-même, écartez les rares amis fidèles, vivez comme un reclus. Rejeté du monde des vivants, vous errez, âme fantomatique, à la recherche d'un asile, d'un havre où vous reposez.

S'ils connaissent cette horreur quotidienne - et pourquoi ne la connaîtraient-ils pas ? - je les plains car personne ne tend l'oreille pour entendre leur plainte.

Et puis soudain, une voix :

- À midi, je fais une choucroute !

Mon souvenir craque sous le cauchemar. Cette voix ne peut être réelle, elle émane d'un démon qui soupèse la profondeur de mes sentiments. Elle va se perdre sous le charme de Bach.

- Mon homme adore la choucroute ! C'est son plat préféré !

Résister ! Ne pas se laisser tenter par la distraction ; le voyage serait trop pénible ! Je ne dois pas abandonner cette île aux mains de cannibales sanguinaires, capables de déterrer la faux arboricole pour y planter des choux. La musique va me reprendre, m'enrouler à nouveau dans sa vague de vibrations, de sensations. Déchirements rauques d'un esprit tourmenté, avili de nourritures terrestres qui nie la sensibilité humaine.

- Mon mari, lui, préfère le cassoulet avec des haricots bien cuits !

Le tambourinage percute mes oreilles, étouffe le violoncelle, l'emporte vers des dessous culinaires. Les cordes frémissent plus fort, explosent de frissons plus impétueux. L'artiste a saisi le danger : autour de moi, les corps sortent de leur torpeur, s'ébrouent de leur béatitude.

Mes membres reprennent vie ; bientôt, ils vont vouloir bouger.

Et toujours, imperturbable, cette voix de femme insiste :

- La choucroute, c'est meilleur pour la santé !

L'envie de l'étouffer avec torture mes doigts. Cette femme est en train de gâcher le concert, de violer mon plaisir. On devrait interdire aux lèvres de prononcer certains mots à certaines heures. Impossible de fermer la porte ; trop de personnes s'agglutinent.

Le violoncelliste, crispé sur ses notes qui s'envolent sans lui, retient difficilement un sourire. Bach s'effondre, noyé sous l'amas de choucroute. Il ne peut renaître sous tant de haine inconsciente.

- Ce soir, je vais lui préparer une truite aux amandes !

Je hais le poisson et la choucroute ! Je déteste les vendeuses inoccupées !

Qui osera stopper l'hémorragie verbale qui se déverse maintenant en flot continu de vomissements ignobles ? Qui bâillonnera l'inculte ménagère en proie aux tourments maritaux ? Qui insufflera un sentiment artistique à cet esprit obtus à tout classicisme ?

Alors, il se passa une chose inoubliable : l'artiste suspendit la note de l'allemande, se leva et, emmenant avec lui son instrument, sortit de la salle éclatée d'applaudissements nourris.

Nous crûmes qu'il cessait là son concert, qu'il nous écrasait de son mépris indigné par cet affront sans excuses.

Au lieu de cela, il alla parlementer avec la prêcheuse alsacienne. Nous l'avions suivi de loin, balançant entre le voeu de le voir remonter sur l'estrade et le désespoir qu'il disparaisse à jamais.

Au lieu de revenir parmi nous, ses fidèles, il s'installa au milieu des sacs à main, des bagages, des trousse de voyage. Son archet reprit là où il avait quitté Bach et la suite resplendit à nouveau dans l'allée du centre commercial.

La prêtresse de la Grande Choucroute tergiversa quelques instants. Puis, fanfaronne, investit la salle désertée. Quelqu'un, à l'ironie mordante, referma la porte derrière elle.

Quelle satisfaction victorieuse de la voir, réduite à la mutité, déclamer, à grands renforts de brassées qui étreignaient le vide, ses recettes culinaires !

Quant à moi, je repris le chemin de mon île bien-aimée, grimpa au faite de mon arbre et lui offris une oreille attentive.

## PUDEUR DES SENTIMENTS

Sa blouse bleue se chiffonnait au bord des blocs opératoires de l'hôpital. Elle s'humidifiait de l'urine des malades trop pressés pour se contenir. Elle portait encore les auréoles de sueur qui ornaient les emmanchures lorsqu'elle palliait le manque d'effectif en déplaçant les lits avec l'infirmière.

Sa blouse bleue vibrait aux paniques des couloirs lorsque la vie tanguait avant de choisir le mauvais camp. Elle séchait les pleurs des proches qui découvraient la solitude soudaine et apprivoisée chaque jour davantage. Perte d'un être cher qui, un matin, largue les amarres et dont l'absence est ressentie comme une lâcheté.

Elle abreuvait un malade qui souffrait de la soif. Elle nourrissait un autre, incapable de manger seul. Elle répondait aux sourires, souriait la première. Elle croisait un regard avide de tendresse, se taisait souvent sous les caresses furtives, ne refrénait pas un geste timide, l'encourageait parfois à prendre corps.

Comme le jeune de la dix dont les mains voltigent avec la délicatesse d'un papillon, effleurant le genou, rasant le coude, frémissant au détour du menton.

Comme celui de la treize dont les yeux volent un galbé, un creux, une naissance pour engranger sa mémoire.

Et toujours fidèle devant son caddie de nettoyage, elle astiquait l'environnement glacé.

Le bleu de sa blouse adoucissait l'écru des murs, jetait une touche de rêve sur la blancheur des infirmières. Couleur du ciel

pour les malades qui croupissent sous les draps depuis des lustres et dont le souvenir défaille.

Elle offrait une pointe d'humanité à l'asepsie générale même si sa position naturelle tenait plus de l'humilité que de l'arrogance. On ne s'imprègne pas du monde de la même façon à genoux que debout. Les aspects secondaires prennent une ampleur différente. Un simple détail, destiné à l'oubli, capte l'œil qui s'attarde et s'y incruste à jamais.

Toujours courbée sous le poids de la tâche, le cœur de la fille de salle se soulevait devant l'injustice médicale.

La chambre 24 en était le fief, le domaine du malheur absolu. L'irréversible tragédie.

Malgré l'interdiction formelle, elle profitait parfois d'un instant d'inattention des infirmières pour s'y glisser. Elle pénétrait sans bruit, avançait de quelques pas de chatte à la fois effrayée et attirée.

Et se révoltait.

Ses yeux viraient de l'électrocardiogramme qui zigzagait continuellement la vie du patient sur l'écran au patient lui-même prématurément enseveli sous l'immaculé du drap. Seule la tête narguait la mort même si le goutte-à-goutte et le masque se faisaient complices.

Malgré l'assemblage compliqué, le jeune homme semblait respirer la volonté de lutter en attente d'une vie nouvelle.

Souvent, elle avait hésité à soulever le linceul pour contempler l'invisible. Cet invisible qui hantait ses rêves et qui l'attira une nouvelle fois.

Il n'avait pas bougé d'un centimètre. Le drap moulait le corps voué à l'inertie éternelle. À peine bombait-il légèrement à l'endroit du sexe.

Elle s'approcha du lit, posa délicatement un doigt à l'orée du cou et démoula le torse. Elle tira jusqu'à le dénuder entièrement. Sa lividité la foudroya d'un coup. La mort avait pris possession de cet être au physique intact. Seul, le cœur résistait à la tentation de liberté qui s'en échappait. La cadence imprimée par la machine égrenait les gouttes du temps.

Il s'imprégnait de ces secondes avec lenteur comme s'il désirait en extraire le suc. Le soufflet se soulevait et retombait dans un bruit que le silence alentour rendait plus effroyable encore.

Les volets clos sur la vie extérieure donnaient au lieu un relent de morgue avant l'heure. L'espace refermé sur lui-même semblait vouloir habituer le locataire à l'inévitable défaite. Question de mois ou de semaines, selon l'humeur du médecin qui retardait l'échéance.

Elle se demanda pourquoi maintenir une vie dans un tel état ? Il suffisait d'un geste pour le délivrer de son calvaire : débrancher l'appareil comme on glisse la clé dans la serrure d'une porte de cage. L'âme est un oiseau fidèle jusqu'à l'heure dernière mais qui ne s'attarde pas sur les restes encore fumants d'une existence à jamais consumée.

Cette soudaine facilité de décider pour l'autre la fit frissonner. Un bruit suspect dans le couloir lui donna conscience du risque qu'elle courait d'être découverte. Elle sortit.

L'idée qu'elle avait semée en elle germa dans les jours qui suivirent. À ses interrogations, les infirmières répondaient évasivement : il est là depuis six mois, un accident de mobylette, sans casque. Irrécupérable. De toutes façons, le cerveau est fichu. Depuis le temps...

Alors, pourquoi continuer ?

Le médecin espère un miracle. Il vise une promotion.

Le responsable vaquait à ses occupations sans se soucier de cette fille de salle qui ruminait des pensées vengeresses. Il soignait les corps ; pour l'âme, voyez un psychiatre.

Elle évita le plus possible de passer devant la chambre 24 pour enfouir la tentation qui montait en elle. Elle s'en distraignait un moment en plongeant dans l'eau de lessive ses ustensiles gagnepain. La serpillière poursuivait chaque pas pour en effacer la honte. L'éponge gommait ses traînées de rage dans les lavabos. Le balai rassemblait avec hargne des petits tas de poussière comme s'ils contenaient son impuissance.

Son sourire perdu n'égayait plus la journée monotone des malades. Les pantalons remplaçaient les jupes au grand dam des

baladeurs de l'inconnu. Les cols se refermaient sur le vertige des précipices.

Le train-train hospitalier se durcit jusqu'à la cruauté.

Le soir, elle croulait sous le désespoir de n'être rien. Qu'une fille de salle soumise à des supérieurs qui ignoraient la tempête dévastant son crâne jusqu'à l'absurdité. Un ouragan qui enfla en elle jusqu'à l'explosion. Un jour, éclata le scandale.

Elle tenta d'expliquer son geste, de faire comprendre à ses juges l'iniquité d'une telle situation. Elle plaida coupable.

Coupable d'avoir failli au serment d'Hippocrate qu'elle aurait aimé servir si le destin ne s'en était pas mêlé.

Coupable d'avoir désobéi en pénétrant dans la chambre maudite, interdite à la vie, seuil vers la mort.

Coupable de l'avoir transpercée de lumière et d'avoir projeté un rai d'amour sur ce corps en souffrance de départ.

Coupable de s'être laissée aveugler par une compassion indigne d'un membre du personnel d'hôpital. Ce sentiment donnant accès à tous les abus vers quoi dérive le non respect du règlement.

Coupable d'avoir détourné de son utilisation normale un instrument de travail voué à sectionner autre chose qu'un tuyau de goutte-à-goutte.

Coupable d'avoir dénaturé l'image de la médecine, créée pour affamer la mort.

Coupable d'avoir anéanti par ce geste l'espoir médical de faire renaître un légume.

Mais innocente d'avoir laissé échapper son amour d'autrui.

Innocente d'avoir libéré une âme en suspens.

Innocente d'avoir eu pitié d'un forçat de la vie.

Innocente d'avoir assumé les responsabilités d'un autre.

Innocente d'avoir court-circuité la mort, de l'avoir battue de vitesse.

Innocente de trop aimer la vie pour la laisser s'essouffler sur un mort-vivant.

Après des heures de discussions, le jugement fut mis en délibéré.

## LA FILLE AUX YEUX CERNES

Ceux qui la connaissaient lui donnaient vingt ans. En réalité, elle en avait quinze.

On ne savait rien d'elle sinon qu'elle n'était pas d'ici. Elle venait d'une des nombreuses frontières qui bordent le pays, replié sur lui-même, sourd aux voix extérieures.

Elle ne travaillait pas, n'habitait nulle part, se nourrissait d'on ne sait quoi. Ses grands yeux couleur d'été tenace effrayaient ; alors on ne lui parlait pas. Les questions peuvent engendrer des réponses qu'on préfère ignorer. On se méfie des mots, on les garde pour soi, pour les ruminer à l'intérieur de son crâne : c'est notre cinéma à nous, à nous seuls.

Ce dont on se souvient, c'est qu'elle est arrivée un jour de juin. Je travaillais aux champs quand j'ai relevé la tête. Je l'ai tout de suite vue ; elle dépassait du paysage.

Ici, les femmes sont larges et courtes, taillées pour la dureté de la vie. Elle, elle était longue et étroite. Le genre, quand on la serre dans les bras, on ne ressent que beaucoup de tristesse et de désespoir. Un désespoir si profond qu'il doit vous engloutir tout entier ; alors, j'ai jamais essayé.

La peau sur les os, ce n'est pas bon pour la besogne. Ma femme dégouline sous le soleil ; elle, je ne l'ai jamais vue transpirer. Elle a de toutes façons jamais cherché à travailler.

Le lendemain, j'ai croisé sa grande carcasse du côté du café. C'est l'animation ou le bruit qui devaient l'attirer. En général, le village est calme sauf vers midi où on va se désaltérer chez Jules



pendant que nos femmes préparent la tambouille. Personne ne lui a adressé la parole mais tout le monde la regardait avec son short et son t-shirt trop courts. Quand on est ressortis, elle avait disparu.

Ce qui nous a frappé, ce sont les cernes qui striaient ses yeux. Jules a dit :

- En v'là une qui doit pas dormir souvent

Mais il n'a pas ajouté :

- Je lui chanterai bien une berceuse, quand même ! Rien que pour voir...

C'est à partir de ce soir-là que j'ai commencé à avoir des insomnies. Je ne pouvais plus me l'ôter de la cervelle. Comme hanté, que j'étais.

J'attendais que ma femme s'endorme pour penser à elle. Je me demandais où elle passait la nuit, dans quel tas de foin. Je l'imaginai retirant son short, son t-shirt et plongeant dans la rivière, son corps illuminé des rayons de la lune et ressortant, brillante de feux multicolores.

J'aurai voulu la voir, la toucher, connaître sa vie d'avant. Mais chaque soir, elle s'évaporait dans la nature.

Dans mes rêves, son visage m'apparaissait lisse comme celui d'un enfant. Il se plissait peu à peu pour n'être bientôt plus qu'une longue tracée de rides. Son nez, d'abord, disparaissait. Puis, les contours de sa bouche se transformaient en un pli unique sans expression particulière. Enfin, les yeux devenaient deux fentes qui finalement se rejoignaient pour n'en faire plus qu'une. Dans les plis de son visage anéanti, s'agitaient soudain des visages d'enfants qui symbolisaient des émotions : la tristesse, la peur, la colère, la vengeance aussi.

Cette fille cachait dans les cernes de ses yeux des nuits d'horreur et de honte. Elle fuyait perpétuellement pour oublier quelque chose qui la dévastait de l'intérieur.

Ma femme, à qui j'en parlai, me rit au nez :

- Cette fille commence à vous tournebouler, oui. C'est une jeunesse qui se présente...

En allant traire les vaches, je ruminais les images du cauchemar. Mon oreille fut attirée par un bruit venant de la rivière. Je m'approchai. Je vis ses vêtements posés dans l'herbe.

Quelques instants plus tard, elle en sortait. Elle n'essaya pas de se cacher, dégouлина dans l'herbe et s'essora à la manière d'un chien. Elle ramassa son short, son t-shirt et les enfila sur sa peau mouillée. C'est à ce moment-là que son portefeuille tomba. Je me précipitai pour le lui donner mais elle cria :

- Rendez-moi ça tout de suite !

Elle n'avait pas d'accent. Elle me l'arracha des mains et s'enfuit vers la forêt. Je n'ai pas eu le temps de la prévenir que la rivière continue en torrent et que plusieurs déjà s'y sont noyés.

Cette nuit-là, les enfants dansèrent autour de moi en une sarabande folle. Je ne pouvais pas m'en débarrasser. Ma main tentait de les disperser mais elle n'attrapait que le vide. Je me réveillais en nage.

- Qu'est-ce qui se passe ? Demanda ma femme.

- Ce cauchemar m'obsède. Et puis, j'ai l'impression que David va revenir.

Je sentis sur mes joues couler les larmes de ma femme.

- Excuse-moi. J'avais promis de ne plus en parler.

- Tu m'as appris que perdre un enfant n'est pas seulement un drame pour la femme mais ça l'est aussi pour l'homme. Cette fille est en train de réveiller quelque chose d'enfoui au plus profond de nous. Il vaudrait mieux qu'elle parte.

Au lieu de partir, elle s'installa presque sous nos fenêtres. Comme si de l'avoir vue nue me donnait des droits sur elle.

Elle prit l'habitude de dormir dans la grange, de prendre son bain dans la rivière. Un matin, je la surpris volant du pain sur la table de la cuisine.

Un jour, elle profita de notre absence pour fouiller nos placards. Je rentrais de la ville lorsque je la découvris feuilletant l'album de famille. Celui où vit toujours David. Une photo s'en échappa. Elle s'en empara avant qu'elle ne tombe mais, au lieu de me la rendre ; elle la fourra dans son short et s'enfuit. Je la regardai courir à toutes jambes vers la forêt, pensant que je la poursuivrai. Je m'assis sur le lit, anéanti.

Je pris l'album en main et les années d'enfance de David défilèrent : sa naissance dans l'herbe du jardin, ses premiers cris, ses gestes mal assurés, ses sourires amusés et tendres, ses courses dodelinantes vers la rivière et ma peur du torrent.

Ce foutu torrent qui l'emporta un soir d'anniversaire. Son cinquième. On ne l'a jamais retrouvé. Et cette fille qui le fait renaître...

Ma femme rentra à son tour. Je rangeai vite l'album, ne lui parla pas de la fille et de la photo.

On ne la revit pas pendant huit jours. Je crus qu'elle avait quitté le pays et puis, hier, elle se baignait. Ses vêtements sur l'herbe m'attirèrent. Je voulais récupérer David.

Elle m'aperçut, courut dans l'eau pour remonter sur la berge. J'avais la main dans la poche de son short lorsqu'elle poussa un cri. Elle venait de glisser et de retomber à l'eau. Je plongeai pour l'aider mais elle était déjà loin, emportée par le courant. Personne ne pouvait la sauver.

Je trouvais la photo de David. La curiosité me fit fouiller son portefeuille. Une lettre m'intrigua : « Rosa, il ne faut pas garder ce bébé. Je te supplie de te faire avorter. C'est la seule solution. Nous en aurons d'autres, plus tard, beaucoup plus tard. Tu n'as que quinze ans. Tu es trop jeune ».

Et une autre : « Je suis désolé que l'avortement se soit mal passé. Tu ne peux plus avoir d'enfants. J'espérais en avoir beaucoup, ce ne sera pas avec toi. Trouve-toi un homme qui n'en veut pas. Ça ne manque pas ».

Je remis les lettres dans le portefeuille, y laissa David, jeta le tout dans la rivière. Comme on jette des fleurs dans une tombe.

## CLAIR-OBSCUR

Il fait noir dans la pièce où je vis. Très sombre. Je distingue à peine les objets qui m'entourent et parmi lesquels je me sens à mon aise. En tout cas, plus à mon aise que de l'autre côté de la porte où il fait grand jour. Mes parents y vivent; alors que moi, je passe le temps dans cette chambre, dans ma chambre.

Maman me met là pour me punir. Lorsqu'elle est excédée par le bruit que je fais et qu'elle supporte de moins en moins. Elle me crie d'aller dans ma chambre et elle ferme la porte à double tour. Et puis après, c'est le silence. J'ai beau coller mon oreille contre la serrure, je n'entends rien. Je me demande ce qu'elle fait toute l'après-midi dans un silence de mort. Elle lit ou elle dort.

Quand papa revient de son travail, les bruits familiers renaissent: la porte de l'entrée qui claque, le verre qui se remplit, les paroles douces qu'ils échangent à mi-voix. Tout cela, je les entends. Ils me servent de point de repère pour savoir l'heure qu'il est parce que maman m'a retiré mon réveil lumineux. Avec lui, le temps aurait passé plus vite. J'aurai suivi la grande aiguille défiler les secondes.

Maman a fermé les volets et les a bloqués pour que je ne puisse pas les ouvrir. C'est pour ça qu'il fait toujours noir. Il y a tout juste un filet de jour qui crée une petite lumière mais ce n'est pas suffisant pour lire.

Le plus souvent, je reste assise sur la chaise, le dos à la fenêtre, un peu sur le côté. À mes pieds, il y a un panier vide. Dedans, il y avait mes jouets, ma poupée et mon ourson. Mais hier, maman

me les a confisqués. Elle a dit que je ne méritais pas ce qu'elle faisait pour moi, qu'elle se sacrifiait pour sa fille depuis cinq ans et qu'elle en avait marre. Elle regrettait de m'avoir fait mais qu'il était trop tard. Elle ne pouvait pas me renvoyer là d'où je venais mais qu'elle aurait bien aimé quand même.

Parfois, j'ai envie de hurler qu'au lieu de me tuer à petits feux, elle ferait mieux de m'étrangler ou de me battre jusqu'à ce que je meure pour en finir tout de suite. Mais je me tais parce qu'elle est capable de me prendre au mot.

Même dans le noir, j'aime la vie. Chaque seconde supplémentaire passée dans cette chambre est une victoire contre elle, contre ma mère qui ne m'aime pas, qui ne m'a jamais aimée.

Je le sais depuis toujours qu'elle me déteste. Je le savais avant de naître. À l'intérieur de son ventre, je l'entendais rejeter son enfant qui se formait malgré elle. Jamais un mot d'amour, jamais une caresse. Jamais. Des mots durs, des mots de haine contre moi. Ses poings me frappaient, ses mains imitaient l'étranglement. Elle priait le ciel de la délivrer de cet avorton, de ce fœtus encombrant et inesthétique.

Plus elle me haïssait, plus je résistais. J'avais décidé de naître coûte que coûte, sans demander sa permission. Elle m'avait fabriquée, elle devait assumer sa maternité. La vie serait un combat perpétuel pour obtenir sa tendresse mais elle me la donnerait.

Durant ces neuf mois d'attente, je me gavais de force et de détermination pour affronter l'avenir. Je les trouvais dans les paroles de papa qui, chaque soir, me parlait gentiment, calmait mes peurs de ses mains douces qui frôlaient le ventre de ma mère. À ce moment-là, je me collai le plus possible contre la paroi et je ressentais ses caresses qui me manquaient parce qu'elle me les refusait.

Papa disait qu'il m'aimait, qu'il attendait mon arrivée avec impatience, qu'il décomptait les mois. Il me promettait de veiller sur moi, de me protéger. Il savait que ma mère pouvait être méchante mais que ma naissance la ferait changer d'avis, qu'elle craquerait devant moi.

Après chaque journée de désespoir passée dans ma mère, j'espérais son retour. Il ne m'abandonnait pas, il revenait vers moi parce que nos étreintes nous réchauffaient le coeur et que nous en avions besoin l'un et l'autre. Chaque soir, il m'exhortait à me développer, à parfaire ce corps qu'il aimait déjà. Et moi, pour lui faire plaisir, pour lui montrer que j'étais sa fille, je grandissais en pensant au bonheur de jeter mon premier cri dans ses bras.

Et je naquis en lui souriant. Ma mère ne changea pas. Au contraire, elle devint plus mauvaise avec moi et plus cruelle envers lui. Elle me laissait de longues heures affamée autant de nourriture que d'amour. Quand elle m'emmenait à l'école, les parents s'étonnaient de ma maigreur, l'institutrice essayait de me questionner pour savoir si j'étais bien nourrie. Les camarades n'osaient pas me chahuter parce qu'ils avaient peur de me faire mal. J'étais si chétive.

Je ne répondais pas. J'esquivais les questions et ça n'allait pas plus loin. Souvent, je priais pour que quelqu'un s'intéresse vraiment à moi, qu'il intervienne auprès de mes parents pour que cesse ce calvaire. Mais non; ils fermaient les yeux sur l'évidence par égoïsme. Les gens sont des lâches.

Je ne parlais pas par peur des représailles. Ma mère aurait trouvé d'autres supplices plus cruels encore. Alors, je me taisais et je subissais.

Pendant les vacances scolaires, elle prit l'habitude de m'enfermer dans cette chambre d'abord baignée de lumière, puis obscure. Pendant que papa travaillait, je restais de longues heures dans le noir. Avant qu'il ne revienne, elle m'ouvrait pour qu'il ne s'aperçoive de rien. Et puis, elle trouva des prétextes pour me laisser dans la chambre même quand il était là. Une bêtise imaginaire, une réplique, une colère; je restais enfermée.

Il exigea de m'embrasser, de me libérer. Alors, elle cacha la clé. Il cassa la porte. Elle menaça de le dénoncer comme complice de ses mauvais traitements. Papa était un tendre, trop tendre. Il abdiqua devant la force de caractère de ma mère. Il la laissa me martyriser.

Le manque de nourriture, l'isolement me fragilisèrent. À dix ans, je pesais vingt kilos. La lumière du soleil me faisait mal aux

yeux, je dus porter des lunettes filtrantes. Je me mis à bégayer, à parler le moins possible. Pendant la récréation, je me tenais prostrée dans un coin de la cour, éloignée des autres qui me délaissaient. J'étais effrayée par leurs rires et leurs jeux violents.

Vint le jour que ma mère espérait depuis longtemps. Le jour où je la suppliais de ne pas m'emmener à l'école, de me laisser dans ma chambre. Elle inventa une maladie qui empira au fil des semaines. Un médecin complaisant fit une fausse ordonnance pour des soins dans un sanatorium. Elle me retira de l'école. Je finis par vivre cloîtrée.

Papa ne put supporter de me voir dépérir. Au cours d'une atroce dispute, mes parents se battirent à coups de couteau. Je les entendais derrière la porte. Ils se menaçaient de se tuer mutuellement.

Deux cris que je n'oublierai jamais percèrent mes tympan. Puis, le silence interminable. Et la faim.

Ce n'est que trois jours plus tard qu'on découvrit la tuerie.

Aujourd'hui, j'ai trente-cinq ans. Le psychologue qui me suit affirme que je vais mieux, que je suis guérie. Cela fait quinze ans qu'il m'écoute chaque semaine raconter la même histoire. Mais il ne se décourage pas.

Il y a quelques mois, j'ai rencontré un garçon. Il est gentil. Il m'écoute aussi. À force de volonté, j'ai fini par l'accepter dans mon lit. Il me fait l'amour avec délicatesse. Il me donne la tendresse que ma mère m'a toujours refusée. Cela m'aide à vivre.

Bien sûr, je profite du temps qu'il passe à son travail pour courir m'enfermer dans ma chambre. Je ferme les volets, enlève le réveil et m'assois sur ma chaise. Je retrouve ainsi un peu de mon enfance.

Ni mon psy, ni mon ami ne savent ce que je fais toute la journée quand je suis seule. Le week-end, je ne peux pas le faire. Il faut sortir, faire des courses, voir des amis. J'arrive à donner le change, à faire croire que je suis heureuse. C'est souvent très dur, mais j'y parviens.

Dans le noir de ma chambre, mes pensées me font quelquefois peur. Je pense à cet enfant qui grossit dans mon ventre et au

supplice que je vais lui imposer: vivre le plus de temps possible  
enfermé.



## OBJET DE CONVOITISE

Sandra existait depuis vingt ans. Et depuis son premier cri, elle s'enivrait d'une passion qui la ravageait de l'intérieur.

Avant sa naissance déjà, elle s'y adonnait avec une ferveur sans pareille. Sa mère devait se reposer de peur d'accoucher d'une prématurée. Son utérus était la proie d'une frénésie peu ordinaire. Comme si les baguettes d'un tambour frappaient ses parois jusqu'à la perforation. Dans le nid aveugle, la petite mesurait mal ses gestes.

Sortie à la lumière, ses poings se firent caresses.

Pour l'apprécier pleinement, elle gardait le silence.

Ses lèvres s'obstruaient d'un bâillon invisible.

Ses oreilles s'assourdisaient aux bruits.

Ses yeux se muraien de ses paupières.

Ses narines se pinçaient pour demeurer pures.

Ses quatre sens s'amenuisaient au profit du cinquième : le toucher.

Elle posait les mains sur tout et tout le monde. Quelqu'un entrant, elle se précipitait sur lui et effleurait les siennes. Lorsqu'elles se révélaient inaccessibles, elle passait les doigts sur la partie du corps à sa portée.

Les femmes se montrèrent d'emblée plus directement préhensiles. Leurs jupes facilitaient le contact. Sandra s'insinuait dessous, ignorant la pudeur qui provoquait un cri de surprise. Sa mère, alors, l'arrachait à l'objet de convoitise, faisant jaillir un intarissable torrent de larmes.

À ce jeu, sa tante Martha devint très vite sa compagne préférée. Ses décolletés, ses robes larges ou courtes l'alléchaient irrésistiblement.

Sandra ne la quittait plus. Ses doigts volaient d'un endroit à l'autre, libéraient l'épaule pour conquérir le genou, s'agrippaient aux seins, enlaçaient la cheville, escaladaient le mollet.

Sandra s'asseyait sur Martha, reposait sa tête sur la poitrine, calquait sa respiration sur celle de ses mains. Celles-ci s'imprégnaient de la bonhomie de la tante, épousaient ses générosités, s'enrichissaient de leurs étonnements.

Martha la traînait derrière elle toute la journée, toujours fourrée dans ses jupes ou ses corsages.

La main baladeuse, comme elle l'appelait, n'en avait jamais assez. Seule, la menace d'un renvoi calmait ses divagations digitales. Elle refrénait ses désirs, imposait une pause à son sens étourdi.

Elle s'asphyxait alors d'un plaisir plus subtil. Ses mains ne bougeaient plus, ses doigts ne frémissaient plus : ils adhéraient à la peau convoitée. Ils fusionnaient à elle pour ne plus faire qu'un.

À travers eux, elle goûtait. Les pores de Martha embaumaient la bonne odeur d'un printemps riche en diversités. L'iris et la violette se mêlaient aux gouttelettes, discrètes mais présentes, qui stagnaient de toute éternité au creux de son épaule.

Les doigts de Sandra les filaient le long du cou, naissant à la racine des boucles dorées qui, le plus souvent, fuyaient avec malice l'épingle censée les emprisonner. Elle peinait pour les remettre dans le droit chemin, en profitait pour découvrir des contrées inconnues et, après exploration minutieuse, les lâchait en une giboulée de mèches folles.

Quel bonheur ! Quelle douceur !

Les oncles, eux, respiraient moins la tendresse. Certains velus ; d'autres, pas du tout. La toison drue de tonton Jacques aiguisait ses dons de prospectrice en herbe. Elle s'enfonçait alors dans cette forêt amazonienne et commençait l'élagage.

Elle empoignait une touffe et séparait chaque poil qui la composait. Elle tirait d'un coup sec l'un d'eux, arrachait une douleur à tonton Jacques. Pour se faire pardonner, elle affirmait

simplement : il était blanc ! Avant de recommencer avec le suivant.

Contraste épidermique qui engendrait un frisson de volupté inconsciente.

Oncle Jacques n'avait pas le courage de la renvoyer, de l'évincer. Il supportait stoïquement cette intrusion corporelle, cette invasion de son système pileux car Sandra savait l'attendrir. Un geste suffisait à lui faire renoncer aux remontrances coutumières.

Mais les grandes attablées la réjouissaient davantage. Les fêtes familiales suscitaient une source inépuisable de plaisirs. Elle se coulait entre les jambes des convives et laissait bégayer ses doigts. Leur babil escamotait bottes, sandales, nu-pieds, escarpins. Ils papotaient avec les plantes des pieds, conversaient avec les talons, conféraient avec les mollets.

Les chatouilleux ruaient de temps à autre. Mais son art de l'esquive lui évitait bien des bleus. Lorsqu'elle se faisait rabrouer, elle fuyait vers le suivant, quitte à revenir plus tard si sa quête demandait plus de recherches.

Sa tournée finie, elle réapparaissait sur sa chaise les doigts gourds par ces approches exquises.

L'été, Sandra ne savait plus où donner de la main : les corps presque nus s'offraient à elle. Elle découvrait les profondeurs des nombrils, le galbé des poitrines, les courbes des hanches.

Elle donnait une note à chaque peau, en vérifiait plusieurs fois la texture pour plus de justice.

Lorsque les adultes la rabrouaient, elle rabattait les mains sur les enfants de son âge. Elle agrippait les pieds, s'accrochait aux bras, se pendait aux cous, griffait les dos. Son imagination débordait de ruses pour les retenir. Mais leur patience s'épuisait vite. À peine touchés, ils s'égayaient dans le jardin. Commençait alors une course-poursuite qui tournait toujours en sa défaveur.

À bout de souffle, elle se prit d'amour pour les tout-petits. Eux, au moins, ne couraient pas. Ils se laissaient faire. Elle s'initia à leur déshabillage. Les couches-culottes séchaient à côté du landau tandis qu'elle pétrissait les fesses avec adoration. Elle jouait la nurse avec tant de dévouement que les mères ne se

méfiaient pas. Elle emportait les bébés dans sa chambre et s'en occupait jusqu'à leur départ. Pas de pleurs, pas de cris. Sandra possédait la fibre maternelle. Un jour, sa mère la surprit ; son bénévolat fut stoppé net.

Les adultes la rejetaient, les enfants de son âge lui échappaient, les bébés lui étaient interdits. Le seul corps accessible restait le sien. Mais elle l'avait déjà exploré. Elle en avait appris sur le bout des doigts chaque grain, chaque recoin.

Ce qui provoquait ses transes se nommait aventure. Elle cherchait la nouveauté. Et celle-ci se terrait au sein de la foule. Sa manie s'exila dans les endroits publics chargés de multitude. Elle hanta les halls de gares, les centres commerciaux. Elle se plantait au milieu d'une place balayée d'allées et venues, ouvrait grand les mains, se grisait des délices des attouchements.

Elle frôlait, effleurait, s'attardait, caressait. Les sensations se mélangeaient, la mettaient à fleur de peau, affûtait sa sensibilité. Rien ne pouvait enrayer son obsession malade.

Lorsqu'on lui demandait ce qu'elle ferait plus tard, elle répondait : kinésithérapeute. D'ailleurs, elle en avait déjà commencé les études. Son cousin Paul comprit très tôt l'intérêt de poursuivre les mêmes. Ils s'enfermaient dans la chambre de Sandra et s'auscultaient mutuellement. Ses talents de masseuse séduirent son compagnon. Il suffoquait sous l'emprise des caresses de plus en plus précises, reflets de la curiosité de Sandra. Celle-ci apprenait qu'un corps d'homme peut être soumis à des variations dues uniquement au pouvoir redoutable de ses mains.

Elle s'en émerveilla, apprécia ce nouveau plaisir. Paul se plia à sa volonté farouche. Il dût obéir, subir ses caresses interminables qui le laissaient en état de choc. Pantin désarticulé.

Les caresses se transformèrent en massages. Les massages en douleurs. À force d'étirements, la peau de Paul regimba sous les doigts de plus en plus pressants. Leur délicatesse s'envola. La rudesse naquit.

Paul ressortait de ces séances à fleur de sang. Les veinules du cou rouge vif prêtes à exploser. Le bas du dos en lambeaux endolori toute une semaine. Les cuisses striées de griffes profondes marquées de son empreinte, tel l'esclave subissant le

fouet. Mais, tel un esclave, il en redemandait. Il jouissait de ces tortures qui implosaient sa peau fragile, écaillée de plaques rouges. Elle trépidait à travers elles.

Un sentiment de peur naquit cependant dans l'esprit de Sandra. Elle dominait le corps de Paul parce qu'elle ruisselait de sensualité débordante, de plus en plus exigeante et possessive. Elle dévisagea ses mains comme on s'aperçoit de la présence d'un démon : avec effroi.

Ses mains déclenchaient des catastrophes. Mieux valait abandonner les corps. Son besoin de toucher se reput alors d'objets. Elle prit l'habitude de marcher pieds nus.

Elle enroulait sa plante de pied autour des cailloux qui parsemaient l'allée du jardin. Elle trottinait dans l'herbe humide de rosée. Elle foulait les gravillons asséchés de soleil. Elle réchauffait ses pieds l'hiver à la chaleur des tapis et les rafraîchissait sur le carrelage de la cuisine, l'été.

Chaque matin, elle sacrifiait au rituel qui l'emmenait dans chaque pièce de la maison. Ses paumes dévoraient chaque objet. Elle n'omettait rien : ni le simple crayon de papier qui gisait sur le bureau de son père, ni chaque boule du lustre qui se balançait au gré des courants d'air, au plafond de la salle à manger.

Ne croyez pas qu'elle effleurait avec égarement et rapidité. Non. Chaque chose prenait vie dans ses mains et mourait à l'instant même où elle la lâchait, en attente de renaissance, le lendemain. Non que ses mains fussent miraculeuses mais sa manière bien à elle de l'envelopper lui conférait cette seconde d'immortalité propre aux âmes.

Il s'instaurait entre l'objet et Sandra une communion d'esprit qui, nourrie de silences féconds de pureté enfantine, en disait plus que toutes les langues du monde. Ils vibraient à l'unisson et cette vibration, renouvelée quotidiennement, les aidaient à supporter les fadeurs de la journée.

Cette connivence tactile se répétait aussi à l'école. Son premier souci consistait à faire le tour de la cour. Ses yeux quêtaient les amies peu frileuses prématurément dévêtues ou celles dont la tenue printanière promettait d'immenses plaisirs. Un baiser servait de prétexte pour poser les mains. Un chuchotement

effleurait une oreille. Elle partageait une joie fugace autour d'un cou, d'une taille.

Ses camarades ne s'étonnaient plus de ses manifestations spontanées qui la différenciait des autres. Elles les accueillait avec tendresse. Certaines lui rendaient ses gestes ce qui grandissait son bonheur. Elle palpait chaque vêtement, se noyait dans les crinières, s'enveloppait dans les tissus, se drapait dans les robes.

Même les professeurs devaient se plier à ses exigences sous peine de mélancolie. Elle se précipitait sur eux, leur demandait une explication et touchait leur main. Elle frôlait par inadvertance un bras dénudé, un menton offert, un cheveu vagabond. Les longues chevelures tombant sur les épaules attisaient ses mains, défaisant des noeuds imaginaires. Son esprit torturé créait toujours de nouvelles conquêtes, de nouveaux jeux.

Le plus subtil visait à ce que le premier geste émana d'eux. Elle les forçait à l'attoucher. Les doigts des professeurs dérapaient sur sa peau nue. Pour la remise d'une feuille, un serrement de mains. Elle bousculait un crayon qui s'écrasait sur le sol, faisait mine de le ramasser et rencontrait la paume convoitée.

Ces quelques bonheurs tactiles la ravissaient pour la journée. Ils vivaient de ruses mille fois renouvelées, d'inventions élaborées par une imagination fertile.

Ses doigts tripotaient toujours quelque chose. Jamais ils ne reposaient calmement écartés sur son bureau. Leur activité virait à la frénésie. Sandra n'existait qu'à travers eux. Au point que le jour de ses quinze ans, ils exercèrent sur elle une totale domination.

Ce fut d'abord les lèvres qui se fermèrent. Elle ne questionna plus, ne répondit plus. Cette mutité volontaire renforça le rôle des mains qui jouèrent les intermédiaires entre elle et les autres. Elle apprit tout naturellement le langage des signes et s'en servit pour s'exprimer. Ses mains parlaient pour elle.

Puis ce fut au tour des yeux de se clore. Elle imita les aveugles. Elle s'amusa à marcher à tâtons, utilisant ses mains comme de cannes pour s'orienter. Quoi de plus facile pour une jeune fille

qui a favorisé ses doigts de contempler le monde à travers eux ? Ses mains voyaient pour elle.

Son toucher l'aida à vivre sans difficultés apparentes. Elle identifiait les visages plus grâce aux souvenirs qu'à leur forme. Elle se remémorait leur contour, leur aspect. La couleur des pommettes, la douceur des mentons, la fente des yeux revenaient à sa mémoire aussi vivaces que si elle les admirait réellement. Son dernier sens remplaçait les autres. Il voyait, sentait, écoutait sur les lèvres les mots qui en jaillissaient. Il goûtait le sucré des peaux, le salé des bras émergés des vagues, le granité des ventres encore chauds de soleil.

Sa vue faiblit. D'abord, à l'insu de tous ; puis au vu de tout le monde. Mais il était trop tard. Ses yeux si expressifs sombrèrent dans un néant presque absolu. Les lunettes ne purent qu'éviter le pire. Elle se dirigea désormais environnée d'un brouillard permanent.

Le handicap qui la frappait avait éloigné les autres. Il l'avait un peu plus entraînée dans une solitude morale autant que physique. Hier, ses amis comprenaient la folie tactile qui la gagnait, même s'ils la subissaient parfois. Aujourd'hui, ils mêlaient folie et handicap ; le second étant la conséquence directe de la première. Une sorte de punition divine.

Elle était seule ce matin-là. Sa solitude vrillait ses mains. Ses doigts qui l'avaient rapprochée des autres, l'en éloignaient maintenant. Elle les haïssait aujourd'hui aussi fort qu'elle les avait adorés hier.

- Monstres de chair inquisiteurs, insatiables de peau haletante, je vous hais ! Cria-t-elle. Vous m'avez bannie du monde, vous m'avez crevé les yeux pour l'éternité !

Pour tenter d'apaiser ses doigts, convulsés de désespoir, elle modelait inlassablement une pâte. Jusqu'au moment où elle tourna machinalement la tête vers la fenêtre et frissonna de l'air qui la glaça.

Elle se sentit happée vers l'extérieur. Elle sortit. Le soleil jouait avec les nuages une partie de cache-cache, aggravée de gages par un vent violent qui déroutait les amas cotonneux.

La lumière crue augmenta sa vision mais pas assez pour qu'elle puisse se diriger vers un but précis.

Elle s'orienta au hasard. Les mains plantées devant elle, à la recherche de l'inconnu. Son errance la mena sur un terrain qui surplombait la mer. Le vent fouettait son visage, tourbillonnait dans ses mèches blondes.

Un coup plus fort que les autres la plaqua au sol. Dans son brouillard, elle distingua une forme conique qui émergeait du sable. Elle tendit la main pour la tâter mais au dernier moment un souvenir lointain la fit reculer. Un bruit lancinant, fracassant le silence d'une nuit printanière. Une nuit d'enfant déchirée d'horreur. Elle hésita, avança le bras, fit marche arrière.

Le désir montait en elle. Des vagues successives la submergeaient à nouveau comme une marée qui détruit tout. Ce ressac qui déferlait au temps de sa jeunesse, au temps où les objets lui prêtaient leur âme. Au temps où ses doigts filtraient la vie. Sa volonté allait s'engloutir. Elle le savait même si elle tentait de résister. Elle n'avait jamais pu contrôler son désir. Aujourd'hui comme hier. Le danger la frappait confusément d'interdit. Elle ne devait pas toucher. Question de vie ou de mort. Mais son ultime sens força les doigts à s'écarter.

Elle posa la main sur l'objet de convoitise et explosa avec lui.



## CACHE-CACHE

Un parc. Quatorze heures. Un bruissement feutré de feuilles témoigne d'une vie invisible. Un pépiement éclatant de gaieté salue l'été naissant.

Des cris d'enfants ponctuent le silence. Le gravier crisse sous le va-et-vient. Un chien jappe sur une balle qui ne s'envole pas assez vite. Un klaxon retentit en écho dans le lointain.

La vie s'exprime. Ephémère, joyeuse, riche de scènes comiques, attendrissantes, dramatiques, absurdes. Réelles.

Il est posé là, sur le banc. Vraiment posé, en équilibre sur les fesses. Le corps constamment en alerte, il ne cesse de se déplacer, veillant à baigner dans son propre microclimat. Mi-lumière, mi-sombre. Comme pour réchauffer le côté ombre et rafraîchir le côté soleil.

La tête penche un peu vers le bas, juste de quoi tendre le cou. Un large cou de bête paisiblement installée pour l'après-midi. Les veines affleurent à peine. Le soleil offre son auréole à ces sillons de vie, arpenteurs infatigables. Une tache de marbrure se dessine, souvenir bientôt cuisant d'un oubli estival.

On ne distingue pas les yeux ; on les devine simplement suivre des lignes imaginaires. Papillons aux vols toujours le même, revenant sans cesse à leur point de départ.

La lèvre inférieure fait la moue, tentée par un laisser-aller qui ne convient pas à l'aspect général. On voit bien la lippe inondée de salive, menaçant le menton de dégoulinade.

La mise fraîche du matin dénote cependant un caractère de bon goût. Assortiment parfait de coloris dans la tonalité environnante.

Le livre s'étale sur les genoux, ouvert au beau milieu. Il l'absorbe complètement. Aucun bruit ne peut l'en détourner.

Seule, une guêpe réussit ce prodige : lui faire lever la tête. Il bat maintenant l'air de la main gauche ; la bête s'esquive entre deux doigts vengeurs.

Au lieu de replonger, les yeux circulent alentour. Ils clignent sous la réverbération du soleil sous l'allée crue. Ils accentuent la note verte du tableau en l'éclairant davantage. Un peintre créerait un pur chef-d'œuvre.

Ils plissent pour mieux apercevoir le lointain. Fentes orientales sur un monde rongé d'occident.

Sur le banc d'en face, une femme est assise également. La jambe gauche croisée sur la droite brasse le vide pour échapper à la guêpe qui rôde à l'affût.

Elle lit. Sa façon de tenir le livre fait naître un sourire à l'homme. À bout de bras ; il semble être un signe de reconnaissance, un drapeau qui rallierait les passants à sa cause. Mais personne ne fait attention à elle. À hauteur d'yeux, il sert de masque pour cacher sa curiosité. Timidité enfouie ou volonté délibérée d'aiguiser l'attention ?

Sa lecture engloutit le regard de l'homme. Le génie de Colette happe son attention. La Femme cachée fend la foule du carnaval de Venise. Les loups se dévisagent, méconnaissables. Un homme la suit ; son mari.

L'horizon se lève à nouveau. Aussi rayonnant, aussi lumineux. La femme du banc, plein soleil, cherche à tâtons le chapeau ample et violet qu'elle touche après bien des errances. Sans lâcher son livre des yeux, elle l'ajuste à l'aveuglette. S'y reprend à trois fois.

Il hésite entre l'émotion qui le gagne et le rire franc qui l'étranglerait au fond de la gorge. Colette écrirait les mots justes. Colette justement le rappelle à lui. Une phrase suffit à le capturer, telle la Femme cachée, ballottée de mains en mains par la vague carnavalesque.

L'homme sur le banc se sent soudain enveloppé d'un regard de femme. Mélange d'impudeur et de retenue, d'appel et de refus, il lit son âme.

Il lève la tête. La femme baisse les yeux au même instant.

Il replonge. Le carnaval bat son plein de foule bigarrée. Le mari épie sa femme, conversant avec un autre homme. Infidèle ?

Une lutte d'influence s'engage entre la femme du banc et celle du livre. Chacune veut rallier l'homme, le voler à l'Autre, à l'Ennemie.

Solitude contre solitude, foule indifférente à l'enjeu qui se noue devant elle, loup-livre contre livre-loup.

De nouveau, cette sensation de douceur l'investit. Insistante. Persuasive.

Plusieurs fois, le va-et-vient traverse l'allée. Dialogue à distance de deux êtres qui se cherchent. Paroles muettes, perçues avec le cœur. Instants d'éternité inscrits à jamais dans la mémoire. Sentiments gorgés de non-dit, plus forts que les mots.

La conversation se fige soudain. Un ballon, venu de nulle part, rebondit entre les deux. Il sépare le duo.

Il est suivi de petits pas rapides qui courent presque. Des petits pas inquiets de récupérer le ballon échappé des mains et qui a roulé loin de l'enfant qui le poursuit.

L'enfant, pas plus haut que quatre ans pense la femme, s'apaise. Il vient d'apercevoir l'objet volage. Il le rattrape déjà des yeux mais ses mains sont encore loin. Ses doigts s'écartent dans le vide comme pour rapprocher le moment délicieux des retrouvailles.

Les deux regards se sont lâchés pour admirer ce petit être et ce ballon infidèle. Aucun n'a bougé mais leur âme vibre à l'unisson.

L'enfant et le ballon ne font qu'un désormais. Il le serre si fort contre lui qu'on pourrait croire qu'il va s'enrouler autour ou le faire pénétrer.

L'émotion a été si forte qu'il se met soudain à pleurer, bouleversé sans doute par l'idée d'avoir pu le perdre.

Personne ne s'inquiète de lui. L'homme cherche vainement un indice de sollicitude maternelle. Ses yeux volent sur l'autre banc,

supplie un conseil, un geste. Doit-il le consoler, l'embrasser ? En a-t-il le droit ? Pourquoi ne le fait-elle pas ?

Ses yeux à elle ne rejettent plus la prière. Ils errent de l'homme à l'enfant, de l'enfant à l'homme. Elle croule sous l'impatience de fondre sur lui, de sécher ses larmes, d'endiguer ce flot insupportable qui monte en elle. Marée d'émotions qui la chavire et qui va la noyer.

Un dernier appel en face comme on lance une bouée. Elle voit, pleine d'espoir, l'homme poser son livre, se redresser, se lever. Enfin !

Trop tard. La mère s'interpose, arrête le geste ébauché. Elle mouche le nez, assèche les yeux. Câline.

L'homme se rassoit. Un reflet de sourire éclaire le visage de la femme, calme sa douleur et celle de l'homme. Dommage. L'occasion si rare de partager la souffrance d'un enfant s'envole avec la mère qui disparaît avec lui.

Comme pour panser la plaie, ils s'abreuvent en même temps de mots, de phrases. Leur livre calfeutre l'abandon qui les mine. Il les aide à survivre, à s'oublier. La nuit prochaine sombrera encore dans une nouvelle insomnie, peuplée de solitude cruelle.

Et puis, Colette ne suffit plus, ne cautérise plus. Le présent refait surface, abruti de soleil toujours rayonnant.

En face, le banc vide réapprend la solitude, un moment effacée. La femme du banc a rejoint les ombres du passé, défigurant à jamais le cœur d'une cicatrice inguérissable. Vestige d'un instant de trouble, d'une rencontre silencieuse.

Le corps reprend ses droits. Il récupère ses sensations, joue une nouvelle partie de cache-cache avec le soleil, se rafraîchit d'une ombre retrouvée.

Les yeux s'épuisent pourtant dans une recherche éperdue. Elle va peut-être revenir, se rasseoir, lui sourire comme tout à l'heure. Est-ce sa silhouette au loin qui s'irise ? Est-ce sa voix qui appelle son nom derrière lui ? Est-ce sa main qui l'invite à le suivre ?

Non. Ce n'est qu'une épouse qui resplendit du bonheur de retrouver son mari. Ce n'est qu'une mère qui s'impatiente. Ce n'est qu'une jeune fille qui donne rendez-vous.

Lui, on l'ignore. On le gomme. On le croise sans le voir. On le rend invisible. Personne ne se soucie de lui, personne n'espère son retour. Vanité de l'amour, vanité d'être aimé.

Le cœur soudain vibre lorsqu'une autre prend la place libérée. Mais non, ce n'est pas elle.

À bout d'espoir, il renonce.

Colette réapprivoise son lecteur infidèle.

## MAUDIT COURRIER !

Julien essayait de voir à l'intérieur de sa boîte à lettres.

Evidemment, c'est juste à ce moment-là que la lumière de l'entrée choisit pour s'éteindre. Et personne pour tendre le bras vers le commutateur. Comme un fait exprès !

L'intérieur de la boîte étant marron, une enveloppe de la même couleur pouvait passer inaperçue.

Il empoigna d'un geste nerveux sa clé, l'enfonça dans la serrure. La minute la plus terrible de sa journée se déroulait maintenant. La façon dont il allait vivre l'après-midi dépendait des lettres qu'il lirait ou non.

Tous les jours, à la même heure, l'éternelle angoisse l'étreignait : allait-il ou non avoir du courrier ? La plupart du temps, il n'en avait pas ou bien c'étaient des lettres banales comme en recevaient tous ses voisins : factures d'EDF, du téléphone, lettres des impôts, énièmes demandes de renseignement d'une Administration complètement aveugle et obtuse. Au mieux, cartes postales de connaissances qui s'extasiaient sur le soleil qui brûlait leurs vacances et qui ne tarissaient pas d'éloges sur les repas merveilleux qu'ils dégustaient. Il jetait un œil distrait et las sur ces phrases toutes faites en s'escrimant sur le couvercle d'une boîte de raviolis qui refusait obstinément de s'ouvrir et en tentant d'éviter la giclée de jus de tomates qui immanquablement arroserait sa cravate tandis que la pluie battait les vitres.

Lui, ce qu'il attendait c'était des lettres qui lui diraient : « je pense à toi, je me souviens de toi, je sais que tu existes et je te le

dis. » Rares étaient les lettres qui lui offraient une telle vie, de tels instants de héros. Et c'est ce qui lui manquait.

Il avait enfin réussi à entrer la clé dans la serrure, il allait ouvrir la boîte lorsque la voisine du quatrième apparut. Il perdait tous ses moyens devant elle. Ce n'était pas tant la beauté qui émanait d'elle - ses jambes fines et galbées qu'il ne caresserait jamais, ses lèvres rose bonbon qu'il n'embrasserait jamais, ses hanches menues qu'il n'enserrerait jamais - ni son sourire qui le mettaient dans cet état-là. Non. Ce qui l'effrayait, c'étaient les lettres, toutes les lettres, que ses mains agiles et maquillées ressortaient quotidiennement de sa boîte. Tous les midis, une dizaine d'enveloppes encombraient ses bras sans compter les paquets, avis de mise en instance, recommandés et publicités de toutes sortes qu'elle emportait précieusement chez elle. Parmi tout ce fatras insensé, il devait bien y avoir quelques lettres d'admirateurs passionnés, d'amoureux pleins de fougue qui lui donnaient rendez-vous pour le soir même ou d'amants impatients de la retrouver.

Au lieu d'attraper son courrier, il fit durer le suspense. Elle ouvrit sa boîte, plongea un œil à l'intérieur :

- Le facteur n'est pas passé. Je n'ai rien.

Comme si elle devait obligatoirement avoir quelque chose. Comme si quelqu'un lui écrivait chaque jour. Un accès de jalousie germa en lui. Elle se dirigea vers l'ascenseur et lui cria :

- Vous montez ?

- Non, j'attends le facteur.

Deux minutes plus tard, il apparaissait les bras chargés d'objets de convoitise de Julien.

Appuyé sur le mur qui faisait face aux boîtes, il essaya de se persuader qu'aucune lettre ne lui était destinée, qu'aucune ne serait engloutie dans sa boîte. Histoire de ressortir de cette attente, une bonne surprise en main.

Julien s'étourdit dans la contemplation de l'agilité du facteur. De sa main gauche, il tenait le paquet de lettres ; de l'autre, il en projetait une dans la fente avec une dextérité qui tenait du miracle. Pas une ne tombait à côté, pas une ne s'évanouissait dans une mauvaise fente. C'était du grand, du bel art.

Julien ne cessait pas de suivre cette main qui s'agitait devant les boîtes. Parfois, elle bougeait tellement vite qu'il la perdait de vue. Puis, elle réapparaissait brusquement dans son champ de vision. Telle une mouche folle. La main du facteur était devenue une mouche qui n'arrêtait pas de fendre l'air et qui suspendait son vol pour lâcher sa proie. Elle vibronnait sans cesse dans un silence de plomb. Seul, le claquement de la lettre contre la fente de la boîte le rompait sèchement.

Julien se trouvait dans un état d'hypnose totale devant cette danse infernale. Il aurait aimé avoir le pouvoir de frapper cette mouche entre ses deux paumes pour rompre le charme. Il se rompit de lui-même, les lettres étaient toutes distribuées.

Le facteur se tourna vers lui :

- Désolé !

Julien resta quelques instants immobile, incapable de réagir. Puis, accablé par tant de volonté et par acquis de conscience, il vérifia l'encombrement de sa boîte. Vide. Elle était vide, désespérément vide. Honteusement vide.

Toutes ces lettres voltigeant devant ses yeux et pas une ne s'était posée chez lui.

Alors, n'en pouvant plus, refusant cette négation de lui, pour la première fois de sa vie, il en vola une.

Elle dépassait de la boîte de la voisine du quatrième comme un clin d'œil du destin. Manière de dire : toi qui la jalouse, tu vas connaître la teneur de son courrier, tu vas savoir le genre de lettres qu'elle reçoit.

L'enveloppe était grise. Il n'aimait pas cette couleur, annonciatrice de mauvaise nouvelle. Le contenant reflétait toujours le contenu. Ainsi, la sveltesse, l'élancement du corps de sa voisine préfiguraient-ils, à ses yeux, la futilité, l'inconséquence de celle-ci. Alors qu'une femme ronde, naturelle, était à coup sûr l'incarnation d'un esprit tourné vers la véracité, la profondeur des êtres.

Laquelle préférait-il ? Il ne s'était à vrai dire jamais posé la question car ni l'une, ni l'autre ne s'intéressait à lui. Tout au plus, se sentait-il plus troublé par les minces.

Malgré ses appréhensions, il emporta la lettre chez lui.



Il la décacheta à l'aide de la chaleur qu'exhalait sa tasse de café. Le papier était gris également, l'encre noire. Il frissonna.

*Ma chérie,*

*Cette lettre est la dernière que je t'écris. Lorsque tu la recevras, je serai morte, asphyxiée par le gaz que je vais bientôt ouvrir après t'avoir posté la lettre. Peut-être l'immeuble aura-t-il sauté. Je m'en fous complètement. Ce qui compte, c'est que je meure.*

*J'en ai marre de cette vie de chien que je supporte. J'en ai marre de cette solitude effrayante qui me ronge continuellement, qui me détruit chaque jour un peu plus. J'en ai marre des sourires compatissants de mes collègues qui se fichent pas mal de mes problèmes et qui m'effacent de leur horizon.*

*J'en ai marre de mon ventre plat qui n'intéresse les hommes que pour leur plaisir. Alors que je voudrai le voir s'arrondir pour enfanter.*

*J'en ai marre de pleurnicher comme une idiote devant ma salade parce que je n'ai personne avec qui la partager.*

*J'en ai marre d'écouter tous ces imbéciles à la télé se plaindre de leur vie et d'être incapables de la changer.*

*J'en ai marre, marre, marre ! Je vais prendre des somnifères, allumer le gaz, m'allonger sur mon lit et m'endormir pour l'éternité. Adieu.*

La lettre était signée. Il se précipita sur le Minitel, trouva l'adresse et y courut. Elle allait voir ce qu'elle allait voir. Il la sauverait, prendrait soin d'elle, lui montrerait qu'elle existe comme les autres, que son ventre peut engendrer, que la vie est riche de joies et de fantaisie et qu'elle mérite d'être aimée.

Il se sentit soudain important. Il venait enfin de se trouver un rôle dans l'univers : sauver la vie de cette inconnue et la guider sur le chemin du bonheur, sur le chemin de leur bonheur.

Avec un peu de chance, elle aura renoncé au dernier moment. Il allait la trouver au milieu d'amis, venus la soutenir, en train de rire. C'est elle, alors, qui l'écouterait raconter son existence morne et triste et qui lui remonterait le moral. Elle l'invitera à partager son goût de vivre retrouvé ; il lui fera un enfant.

Il remonta la rue jusqu'au numéro indiqué dans la lettre. Lui, presque joyeux et dynamique une seconde auparavant, sentit

soudain le poids du monde s'abattre sur ses épaules. Elles se voûtèrent insensiblement face à la vision qui l'assaillit : L'immeuble était réduit à un tas de gravats monstrueux sous lequel il crut entendre une voix qui murmurait : « Tu es inutile, tu es inutile ».

## L'ETERNUEMENT

Il faisait plus de trente degrés à l'ombre. Le ciel d'une limpidité bleutée ruisselait sous le soleil cuisant. Pas un souffle d'air ne rafraîchissait les feuilles des arbres, ni ne tourbillonnait dans les drapeaux des enfants qui couraient dans le parc avoisinant.

Rien. Rien ne pouvait déranger la tranquillité de ce repas que j'avais décidé de prendre dans ce restaurant. Je l'avais choisi d'abord pour le menu qui me mit dans un appétit féroce dès que j'en lus la première ligne : « saumon fumé en escarcelle de dupe ». Ensuite, sa terrasse de verdure s'était imposée à moi comme un havre de fraîcheur. J'avais opté pour une table en particulier, bien avant que la serveuse n'ouvre grand son sourire pour m'inviter à m'installer.

Je m'assieds donc sous une branche, certain de faire le repas le plus mémorable de ma vie et j'attends, savourant par avance les plats que j'allais déguster lorsqu'un chatouillis dans ma narine gauche se manifeste.

Quand je sens que je vais éternuer, j'ai l'habitude de tout faire pour me retenir. Je crains toujours que cet éternuement ne dégénère en rhume. Aussi, comme à l'accoutumée, je commence, discrètement d'abord, à trémousser mon nez dans tous les sens pour faire passer l'envie. Depuis ma plus tendre enfance, je m'entraîne quasi quotidiennement dans cet exercice nasal qui s'avère d'ordinaire suffisant pour faire refluer le mal.

Aujourd'hui, il persiste. Je le pressens sournois, prêt à gâcher ce repas et Dieu sait s'il m'en a perturbé des alléchants déjeuners.

Maintenant, ma bouche se contorsionne en une grimace qui doit être monstrueuse. Ma mère affirmait, qu'enfant, je pouvais me défigurer le visage si atrocement qu'elle en faisait des cauchemars. Elle finissait par me supplier d'arrêter :

- Mais éternue donc ! Pourquoi refuser toujours d'éternuer ? Ça dégagera tes narines !

Heureusement, personne ne me regarde. Je suis le seul sur cette terrasse et la serveuse s'est volatilisée peut-être à tout jamais.

L'envie remonte inéluctablement mes fosses nasales. Ça y est : J'éternue.

- Atchoum !

Bien entendu, j'ai beau fouiller mes poches : pas de mouchoir. Me voilà propre !

Enfant, j'avais remarqué que j'oubliais souvent mes mouchoirs. C'est une des raisons pour lesquelles je redoute d'éternuer. Tant pis : Je plonge le nez dans la serviette en papier. Je ferai l'idiot auprès de la serveuse.

- Atchoum !

Ce coup-là, je ne l'ai pas vu venir. Zut ! Toute la table est éclaboussée.

Il faut que je trouve le responsable de ces deux éternuements parce qu'il risque d'y en avoir d'autres. Beaucoup d'autres ! Autant enrayer tout de suite le phénomène. Sur ma table, il y a une assiette (inondée !) et un couvert, deux verres, une carafe d'eau et l'arsenal habituel sel-poivre. La panière vogue dans les bras de la serveuse invisible. Ce n'est donc pas elle la coupable. Machinalement, ma main effleure la nappe. Quelques grains à teneur inconnue y restent collés. Je les porte à mon nez.

- Atchoum !

Ce sont des grains de poivre. Inutile d'insister : La seule parade est de changer de place. Même si quelques personnes ont investi quelques tables, il en reste assez pour bouger.

J'en avise une, à l'ombre, isolée, parfaite. Comme un train complet d'affamés affluent, je me précipite dessus. Ouf, sauvé. Je l'ai eue ! La serveuse réapparaît la panière en main, surprise de ne pas me retrouver à ma place, elle use d'un panoramique pour me chercher. Son sourire fait plaisir à voir.

- Vous avez changé de place ?

Je vais pour lui répondre mais elle est happée par une arrivante.

- Je reviens !

La nouvelle s'assied à la table voisine. C'est une jolie femme qui visiblement sort de la douche.

- Atchoum !

Ça y est : Ça recommence ! Qu'est-ce qui vient de provoquer cette sternutation, comme on dit dans les cabinets médicaux ? Mon œil soupçonneux s'élève, s'abaisse. Pas d'arbre au-dessus de ma tête, pas de poivre sur la nappe. Je ne peux plus faire de gymnastique nasale car ma voisine me couve de son regard langoureux. J'ai peut-être une touche ; à moins qu'elle ne lorgne sur mon peigne qui doit dépasser de ma poche. Un remords de féminité. En se mirant dans mes yeux, elle a dû s'apercevoir que sa coiffure laissait à désirer. C'est le mot qui convient. C'est le genre de chevelure que j'aimerais ébouriffer. Dommage ; elle l'est déjà !

Ça y est : j'ai trouvé. C'est son parfum qui titille mes narines. Et manque de chance : la légère brise qui s'est levée le rabat vers moi. Je vais éternuer vingt fois en une minute. Je me connais. C'est mon record. La dernière fois, on m'a empêché de le battre ; le directeur du restaurant est venu en personne me prier, en toute politesse, de sortir de son établissement. Les gens ne pouvaient pas manger tellement ils riaient. Eh oui, mes éternuements à répétition font rire les autres ! Je devrais peut-être proposer mon numéro dans un cirque : « L'homme qui éternue plus vite que son ombre ». J'y ferai un tabac.

En parlant de tabac, il suffisait que mon père allume sa pipe pour que je l'asperge d'éclaboussures nasales. Dans ces cas-là, je me trouve dans l'impossibilité physique de me retenir, de détourner le jet, de l'écraser dans mon mouchoir. Je suis persuadé que cela relève d'une psychanalyse serrée car encore aujourd'hui une infime odeur tabagique engendre l'éternuement.

- Atchoum !

Mon nez rejette l'odeur de ma voisine avec autant de vivacité que le poivre de tout à l'heure. De deux choses l'une : soit, je reste ici et le repas est gâché ; soit, je change de table une nouvelle fois

et je parais goujat. Zut, plus de table de libre. Il y a bien deux messieurs seuls mais je ne me vois pas leur dire :

- Excusez-moi : puis-je m'asseoir en face de vous ? Je ne supporte pas l'odeur de ma voisine.

Aucune des deux solutions ne me met à mon avantage. Je me fais remarquer de toutes les façons. Et ce saumon qui n'arrive pas. Ils sont partis le pêcher ou quoi ?

« Saumon en escarcelle de dupe ». Je me demande bien ce que ce titre ronflant cache. Je profite d'un moment de répit que me laissent mes narines pour relire la carte et je m'aperçois que le mot « d upe » est bizarrement écrit. Avec un espace entre le d et le u comme s'il manquait une lettre. Investiguons, investiguons ! Pas le a, pas le e, pas le i, pas le o, à moins d'imiter les espagnols. Une consonne, alors ? H ? Non. L ? Non. R ? Voilà, c'est ça : la drupe est un fruit charnu tels la cerise ou l'abricot. Donc : un abricot en forme d'escarcelle, c'est-à-dire de bourse, qui contient du saumon. Ou bien le saumon est microscopique, ou bien l'abricot est gigantesque. J'opte pour l'énormité de l'abricot, gourmand comme je suis.

- Atchoum !

Voilà le directeur. Je me tire.

Tant pis pour le saumon ! Mais le dupe, je l'ai trouvé : c'est moi !

## ARCHIVES

Monsieur Jean était archiviste. Il entassait des documents en relation avec la boîte qui l'employait. Autour de lui s'accumulaient des dossiers et des dossiers à n'en plus finir. L'unique objet de ces gigantesques empilages se nommait : logement. Tout ce qui avait rapport peu ou prou avec ce terme générique se retrouvait un jour découpé, trié, classé dans ses cartons soigneusement étiquetés par année, mois et thème.

Monsieur Jean était archiviste depuis trente-huit ans et depuis trente-huit ans, il lisait la presse régionale et nationale avec autant de ferveur qu'au premier jour. Son œil exercé décelait instantanément le plus petit entrefilet qui parla d'habitation ou d'un sujet annexe. Lorsque son regard happait l'article de presse, sa main plongeait dans le tiroir gauche de son bureau et en ressortait munie de ses fidèles ciseaux. Ceux-ci taillaient alors l'article qui était collé sur une feuille de papier vierge. Il annotait lisiblement en haut à droite la date précise et le nom du journal. Il allait ensuite en faire des photocopies qu'il distribuait à tous les services.

Le travail de monsieur Jean était apprécié de la direction. Rapide, efficace, d'une propreté impeccable, il montrait son caractère méticuleux et responsable. Les chefs savaient pouvoir compter sur son intégrité et son dévouement et ils lui en étaient redevables même si leur visage restait figé dans un silence de bon aloi. À quoi bon se perdre en félicitations puisqu'à priori, ce

collaborateur paraissait heureux et que, depuis le temps, rien de surprenant ne pouvait arriver?

De son côté, Monsieur Jean n'attendait plus rien de sa boîte. Il avait goûté aux diverses récompenses que l'Etat distribue aux collaborateurs patients : vingt ans, une médaille ; trente, une médaille. D'autres les avaient reçus en même temps que lui et il les considérait de l'œil acidulé de quelqu'un qui n'a plus d'espoir. Toute sa vie résidait dans ces cartons qui le dominaient de toute leur hauteur et elle ne l'intéressait plus.

Souvent, seul dans son bureau, il les regardait et un profond soupir s'exhalait de sa poitrine. Personne ne pouvait l'entendre, alors, il se laissait aller à une certaine mélancolie. Trente-huit ans défilaient devant ses yeux : l'embauche, la présentation aux collègues, l'installation du bureau et surtout le premier article qu'il avait manipulé comme s'il avait été le Saint-Sacrement.

- Du bon travail, ça, Monsieur Jean ! Continuez !

Il avait obéi à l'injonction du chef, tout heureux d'être félicité, sûr de l'être à chaque article. Mais le chef s'était vite lassé de ce collaborateur hors pair tant il est vrai qu'on ne remarque que les mauvais éléments. Le chef avait, bien entendu, changé plusieurs fois ; il avait, lui-même déménagé d'aussi nombreuses fois pour aboutir dans ce bureau isolé qui respirait la vieillesse et les odeurs d'antan. Chaque matin, il allait chercher ses journaux, en profitait pour saluer telle ou tel avec plus ou moins de chaleur mais sans l'espoir d'une question personnelle. Certains, plus inventifs, demandaient :

- Alors, quelles nouvelles ce matin ?

Mais disparaissaient sans attendre la réponse. De toutes façons, elles étaient horribles comme d'habitude et lui, n'en avait pas de personnelles. Alors, il rejoignait son bureau et dépiautait ses journaux dans son silence intérieur.

Il s'était, peu à peu, construit un monde à part où chaque seconde répétait la précédente, où chaque minute était invariablement la même. Il vivait à côté du monde et le monde s'époumonait sans lui. Ses cris ne lui parvenaient pas car même s'il les lisait chaque matin, c'était par pur professionnalisme. Aucune information ne parvenait jusqu'à son cœur. Rien ne pouvait



l'ébranler : la mort d'un enfant, l'annonce d'un massacre, une guerre en préparation le laissaient de marbre. Il n'était pas là pour ça. On le payait pour créer des archives qui renseigneraient les générations futures sur l'état du logement en France dans une période donnée. Ni plus, ni moins.

Car il ne se faisait pas d'illusion : la majorité des chefs de service à qui il envoyait les articles de presse ne les lisaient pas. Par manque de temps et par désintérêt. Chacun d'eux ronronnait dans ses propres paperasses et se fichait pas mal de ce qui se passait dans le bureau d'à côté. Alors, à mille kilomètres de là !

Un jour, il fut convoqué au service du personnel. On lui parla de retraite et de constitution de dossier. Il repéra les mots « bons et loyaux services », « six mois ». Ils devaient dire les mêmes termes à tous les futurs retraités, ces besogneux sans égard pour les anciens ! Allait-il être remplacé, allait-il former le nouveau ? Il ne le sut pas.

Bien sûr, il savait qu'un jour son heure sonnerait, qu'on l'enverrait aux oubliettes. C'était inévitable mais ils auraient pu y mettre les formes, quand même ! Un mot gentil, une reconnaissance font du bien et ne coûtent pas cher. Mais non, rien de rien ! Il pouvait crever, ils n'en avaient rien à foutre ! Il allait lui-même devenir une archive et ça, il ne le supporterait pas !

De retour dans son bureau, il s'enferma à clé. Trente-huit années l'encerclaient, l'étouffaient soudain. Aujourd'hui, il s'en rendait compte : il s'était fait avoir. Il avait sacrifié son existence, il n'avait vécu que pour son travail, il avait renoncé à fonder une famille pour se faire remercier de la sorte. Comme un vulgaire employé qui ne plaît plus, qu'on a usé jusqu'à la corde. Lui, l'archiviste exemplaire ! Non, il ne le supporterait pas !

Alors, avec la même conscience qui l'avait toujours animé, il se mit à ouvrir un à un tous les dossiers et les balança par la fenêtre. Les feuilles empruntaient un chemin qui lui sembla délicieux. Elles flottaient dans l'air avant de se poser délicatement sur le sol. Trente-huit ans voletaient entre ciel et terre. Le vent, indifférent à son labeur quotidien, s'amusait à mélanger les dates, les événements. C'était une féerie superbe, l'apothéose de sa carrière. La loi 98/120 s'encanaillait avec le décret 80/524, les paroles du

ministre du logement contredisaient celles d'un autre, nommé vingt ans plus tard.

Il les regardait voler avec l'innocence d'un gamin qui fait une bonne blague, une gigantesque farce. Le directeur allait apprécier, c'est sûr. Le Président lui remettrait la médaille de l'initiative et les collègues...

Les collègues, eux, s'étaient massés aux fenêtres et applaudissaient l'intrépide qui osait faire l'impensable : foutre toute la paperasse dehors. Le rêve de beaucoup d'entre eux.

Leurs rires se métamorphosèrent cependant en effroi lorsqu'ils le virent enjamber la fenêtre et sauter. On ne vole pas dans les airs quand on pèse cent kilos.

## Naïve Henriette

- C'est là ! Dit Maurice en se tournant vers Henriette. Ça a l'air sympathique !

- Sympathique ? Reprit l'interpellée d'une voix qui dissimulait mal son étonnement. Tu crois qu'on va oser entrer ?

- On n'a pas roulé cinq cents kilomètres pour rentrer chez nous. D'ailleurs, les proprios doivent nous attendre.

- On aurait pu s'habiller un peu mieux, non ?

- Tu es très bien comme ça. Va sonner à la grille, je reste au volant.

La grille s'ouvrit comme par enchantement. Le parc isolait la demeure de la rue. Une allée bordée de peupliers leur fit la haie d'honneur, impressionnant davantage Henriette qui tremblait d'émotion.

Maurice gara la voiture devant le perron au bas duquel se tenaient les « châtelains » comme les appelaient la future gardienne des lieux, depuis six mois qu'ils avaient répondu à l'annonce parue dans « Les Vacanciers au pair ». Ce journal faisait la liaison entre propriétaires qui désiraient partir tranquilles et des personnes âgées qui voulaient passer quelques semaines loin de chez elles, dans un bel appartement ou une propriété.

La visite des lieux acheva Henriette qui, après la quatrième chambre qui mesurait le double de superficie de celle où elle vivait à longueur d'années, dût s'asseoir pour reprendre ses esprits. Le confort du fauteuil dans lequel elle échoua, telle un navire dont la boussole est dérégulée, s'avéra si vaste que Maurice et le châtelain

unirent leur énergie pour l'en extraire. Elle se promit que plus jamais elle ne tomberait dedans.

Pendant que les hommes discutaient affaires, la maîtresse de maison montrait la cuisine à Henriette : Chaque élément s'intégrait d'une façon harmonieuse à son voisin et l'ensemble constituait un havre de paix où chaque ustensile possédait sa place privilégiée et bien définie.

La première phrase qu'émit Henriette après le départ des propriétaires fut :

- Il faut que tu ailles acheter de la vaisselle car celle-ci, je ne la touche pas !

- Qu'est-ce qu'elle a, la vaisselle ? Demanda Maurice qui redoutait déjà une catastrophe.

- Regarde toi-même !

Les verres en cristal rutilaient sur les rayons, les assiettes semblaient sortir tout droit du musée du Louvre tant leurs motifs étaient relevés par les ciselures qui émaillaient leur bord.

- Pas question de manger ou de boire là-dedans. Je n'ai pas envie de les remplacer si toutefois, c'est possible !

Maurice poussa un long soupir et monta dans sa voiture dont les pneus crissèrent sous le gravier.

- Fais attention, Maurice ! Tu vas salir les fleurs avec ta poussière !

Maurice poussa un deuxième soupir qui dura deux fois plus longtemps que le premier. Les angoisses de son épouse commençaient à l'agacer profondément. Il lui faudrait faire preuve de beaucoup de patience pour lui faire comprendre l'intérêt de ce séjour dans un monde qui n'était pas le leur.

Lui, ce qui l'avait marqué, c'était le parc à la dimension de la demeure : Géant, tout simplement. Le parterre de roses rappelait les grandes exploitations d'Antibes ou de Hollande qu'il avait visitées dans sa jeunesse. Il avait toujours eu un faible pour cette fleur délicate et sensuelle à la manière d'une jeune fille dont il faut ôter un à un les pétales pour conquérir le cœur.

C'est ce qu'il avait fait pour toucher celui d'Henriette et, depuis, chaque semaine, il lui offrait trois althaea qu'elle adorait.

Son mari parti à la recherche d'ustensiles dont le vil métal ne ferait pas trembler sa main à chaque utilisation, Henriette tentait de faire le point sur les pièces à condamner pour ne pas les salir. Une salle de bains sur les trois suffirait à combler le besoin maladif qu'éprouvait son homme à être propre. Il avait la manie de se laver. Certains craignent l'eau ; Maurice, lui, aurait bien passé sa vie dans la baignoire.

Une chambre sur les quatre leur permettrait d'assouvir leur sommeil qui se réduisait de plus en plus. Elle espérait qu'il n'eut pas l'envie de goûter aux délices du lit individuel car elle aimait se presser contre lui, même s'il lui tournait le dos.

Ils dîneraient et souperaient dans la cuisine. La table en Formica ferait l'affaire. Tant pis pour la télé qu'ils regardaient en mangeant. Bonne occasion pour renouer le dialogue qui avait tendance à subir des interruptions momentanées du son.

Elle accepterait qu'il aille dans le salon mais il devrait se déchausser. Elle n'allait pas passer trois semaines à astiquer. Elle était en vacances et comptait bien en profiter. Elle avait repéré un petit coin du jardin qui protégerait ses siestes des indiscretions. Un transat sous les branches d'un peuplier semblait prédestiné à combler ce désir.

Maurice revint les bras chargés d'ustensiles qui allaient de la fourchette à l'assiette en passant par le faitout ou la poêle. Tout commentaire était superflu. Il voulait profiter de ces vacances et éviter toute discussion oiseuse. Mais il n'en pensait pas moins.

- Tu couches dans quelle chambre ? Demanda-t-il, l'œil taquin.

- Dans la même que toi !

Après le dîner, le lendemain, Maurice s'endormit là où il était, sur le canapé du salon. Henriette, elle, s'éclipsa dans le jardin, se laissa choir dans le transat et s'endormit...

- Mon petit chéri, mets ton chapeau, tu vas attraper une insolation !

- Je ne le retrouve plus ! Maman, aide-moi à le chercher !

- La dernière fois que je l'ai vu, il était par là dans le fourré.

- Je l'ai trouvé ! Cria l'enfant en se précipitant sur sa mère pour l'embrasser.

- Fais un peu attention à tes affaires.

Cet enfant, elle avait eu du mal à l'avoir. Tous les médecins lui déconseillaient une grossesse à risque pour elle et le bébé. Elle avait convaincu Maurice d'en adopter un.

- Maman, j'ai soif !

- Encore ! Tu viens de boire. Va demander à papa.

L'enfant entra dans la maison et sauta à pieds joints sur le lit où son père faisait la sieste.

- Papa, papa, j'ai soif !

- Et c'est pour ça que tu me réveilles ? Tu ne peux pas te servir toi-même ? Et ta mère ? Que fait ta mère ?

- Elle est dans le jardin.

Maurice donna à boire à l'enfant, en profita pour boire aussi et sortit rejoindre Henriette...

- Chérie, tu es en plein soleil. Tu dormais ?

- Je rêvais.

- A quoi ?

- Oh, à rien !

Ce rêve était son jardin (d'enfant) secret. Maurice savait fort bien à quoi elle rêvait. Souvent, dans son sommeil, elle parlait. C'était comme si elle appelait un petit garçon. Maurice ne comprenait pas le prénom qu'elle prononçait de façon inaudible mais son intuition lui soufflait que c'était celui de l'enfant qu'elle n'avait pas eu. Il souffrait autant qu'elle de ce manque mais il avait choisi de ne pas en parler. Il détestait les discussions surtout celles qui font mal et qui ne résolvent pas les problèmes.

- Allez, viens faire une petite promenade !

- Tu es fou ! On ne peut pas laisser la maison toute seule si des cambrioleurs s'introduisaient...

- On ne va pas rester trois semaines enfermés dans cette prison dorée ! Cette région est superbe.

- Une autre fois. Cette sieste m'a épuisée.

- Tu ne devrais pas te mettre au soleil, c'est dangereux !

- Tu as raison. Rentrons !

Henriette aimait quand Maurice la dorlotait. Dans ces moments-là, elle retrouvait la passion qui l'animait au début de leur mariage et qui s'était émoussée au fil des années.

Quelques jours plus tard, Henriette décida d'écrire à ses amis. Dans la chambre, se trouvait un petit secrétaire dont les tiroirs n'étaient pas fermés à clé. Outrepassant sa discrétion naturelle, elle en ouvrit un pour chercher un stylo. Un petit cahier d'écolier attira son attention. De couleur bleue, il semblait parfaitement anodin. Elle ne put s'empêcher de le feuilleter et s'arrêta à la page du 1<sup>er</sup> juillet :

*Je remercie chaque soir le ciel de m'avoir donné Charles pour enfant. L'amour que nous nous portons mutuellement va bien au-delà des relations normales mère-fils. Non que l'inceste soit dans mon esprit mais il me semble l'avoir connu auparavant. Les hindous croient en la réincarnation. Je suis tentée par cette croyance mais je voudrai en être sûre.*

*2 juillet*

*Ce matin, Charles m'a embrassée d'une drôle de façon. Ses yeux paraissent vouloir me dire quelque chose que ses lèvres n'arrivaient pas à exprimer. Je lui ai répondu par les mêmes moyens et nous nous sommes compris. Notre union s'est en trouvée consolidée.*

*5 juillet*

*Mon petit Charles que j'adorais, qui représentait tout pour moi, m'a quittée. DEFINITIVEMENT. Ce mot est horrible. Henri l'a retrouvé au fond de la piscine : NOYE ! Comment faire pour survivre ? Pour qui ? Pour quoi ? Comment accepter cette séparation si cruelle ?*

*Ai-je mérité une punition aussi dure ?*

*Je me sens si seule, si désemparée ! Henri ne m'intéresse plus depuis longtemps, trop de différences nous séparent.*

*La famille a promis de m'aider, de me soutenir dans cette épreuve. Mais qui pourra m'aider ? PERSONNE !!!*

*Je songe au suicide pour le rejoindre. Charles, pourquoi m'as-tu abandonnée ?*

*Cette piscine, je vais la faire combler dès demain. Ce sera son linceul, sa sépulture. Tous les jours, je la fleurirai. Je le promets.*

Bouleversée par cette lecture, Henriette se dit que, riche ou pauvre, le malheur frappait indifféremment.

Simple et naïve Henriette.



Chère Toi,

Oui, je sais ! Tu n'aimes pas que je t'appelle comme ça. Mais c'est ma manière de te dire que tu es la seule, l'unique femme de ma vie. C'est ainsi que je te remercie d'être mon Bonheur et d'éclairer mon existence de ta lumière.

En ce moment, tu dors dans notre lit. L'insomnie qui perturbe mes nuits depuis quelques temps m'a donné le goût de t'écrire, de transcrire sur le papier les sentiments qui m'animent. Avant de me lever et de m'installer sur le canapé du salon, je t'ai regardée dormir. Je n'ai pas osé embrasser tes paupières lourdes de rêves. Je les ai simplement faites miennes par le regard. De même, j'ai caressé des yeux tes lèvres et tes joues.

Inconsciemment, ton visage jouait avec cette lune printanière qui illumine les nuits d'avril, pleines de cet avant-goût de sérénité que j'aime tant. J'ai eu du mal à m'arracher à cette vision qui me rassure toujours autant.

En passant devant la chambre de notre enfant, j'ai eu envie de vérifier que son sommeil était paisible. Il suçait son pouce. C'est la seule chose qui vous différencie, toi et lui. La même attitude, la même position dans le lit, la même confiance absolue dans l'avenir, vous réunissent. Je crois qu'à son âge, tu dormais comme lui : ouverte sur la nuit qui ne peut être qu'accueillante. Heureuse nature qui m'a fuit et que je regrette.

Depuis son arrivée, tes oreilles sont aux aguets de ses bruits. Le moindre de ses silences qui te semblent insolites, le plus léger de ses frôlements contre les draps éveillent tes attentions de mère.

Lorsque nos corps s'unissent dans le désir et la tendresse, une part de toi est en alerte. Même si ton corps ne fait qu'un avec le mien, je le sens prêt à bondir hors de Nous, prêt à nous délaïsser à ses moindres gargouillis.

Loin de nous séparer, ces sens en alerte maximum aiguisent notre désir, m'obligent à le considérer comme un être à part entière, avec qui il faut compter. Grâce à lui, j'ai appris à mesurer le plaisir d'être dans tes bras, dans nos bras comme je dis souvent.

Le silence est profond cette nuit. La vie semble en attente de quelque chose de solennel. J'aime cette suspension du temps qui paraît n'appartenir qu'à moi seul.

J'épie tes bruits dans le lit, de l'autre côté de la cloison. Je ne les entends pas. Ils me manquent.

Pour les retrouver, pour te retrouver, je vais arrêter là ma lettre. Je vais l'enfourer délicatement sous ton oreiller comme je l'ai fait hier et avant-hier. Et lorsque tu te réveilleras tout à l'heure, avant même d'ouvrir les yeux, ta main fouinera dessous. Son excitation ne se calmera que lorsqu'elle l'aura dénichée.

Alors, pour ne pas perturber ta lecture, je me lèverai et j'irai dans la salle de bains. Mon oreille à son tour aux aguets, j'hésiterai à me raser. Je tournerai en rond, ne sachant comment combler les longues minutes avant d'entendre ton pas de chatte sortir de la chambre, aller regarder bébé dormir, apparaître enfin dans l'encadrement de la porte et apposer sur ma joue affolée un de tes effleurements divins dont tu as le secret et qui me récompense des longues heures que je viens de passer loin de toi.

## Les grincements

- Tu entends ? Ça recommence...

Paul ne répond pas. Jeanne, qui prépare le café comme tous les matins, tourne la tête dans sa direction.

- Evidemment, il a oublié !

Elle lui tape l'épaule, montre son oreille. Paul remet son sonotone.

- Tu pourrais m'écouter quand je te parle !

Paul entend, lui aussi, maintenant, les grincements qui proviennent de l'appartement du dessus. Il sourit.

- Oh toi, évidemment, tu ne penses qu'à ça aussi ! N'empêche qu'ils commencent de plus en plus tôt. Il est à peine sept heures du matin. Hier, le lit a grincé à dix-sept heures et avant-hier, à midi. Et ça dure, ça dure.

Bien qu'il n'ait pas retiré son sonotone, Paul n'entend plus Jeanne. Il rêve à leur première rencontre. Vingt ans. Il l'a assise sur le porte-bagages de son vélo, il a pédalé quinze kilomètres et, soudain, s'est écroulé dans le fossé. Il l'a prise d'un coup, comme un voleur se sert avant de déguerpir. Mais, lui, est resté, l'a épousée. En ce temps-là, le lit restait muet. Jeanne préférait les fourrés, le vent sur sa peau...

Jeanne lui tripote l'oreille.

- Ton sonotone est en panne ou tu rêves ? Il faut les faire cesser.

- Pourquoi ?

- C'est insupportable, voilà tout ! Je vais faire couler un bain.

Elle part de son petit pas rapide, les mains collées aux oreilles.

- Il suffirait de débrancher son sonotone, pense Paul.

Il la regarde ? Son dos voûté, ses jambes frêles, il les a aimés. Beaucoup aimés, désirés. Depuis longtemps, elle se refuse, lui reproche son obsession. Pour lui, c'est tout simplement de cette façon qu'il exprime sa tendresse.

- Il y a mille autres manières de montrer que tu m'aimes, dit-elle.

Il a essayé les fleurs, les regards, les mots tendres mais il revient toujours aux gestes. Jeanne ne fait jamais de concessions. Il l'aime, alors, il supporte.

Dans la baignoire, Jeanne jacasse.

- Ils n'arrêteront donc jamais ?

- Oublie les ! Dit-il en grimant à son tour dans la baignoire pendant qu'elle se sèche les cheveux devant la glace.

Il aime sa façon de se coiffer. La brosse démêle les longs fils de soie qui courent autour de sa nuque. Les mains de Jeanne les rassemblent en une tresse qu'elle ramène au sommet du crâne. Elle refuse de les laisser divaguer.

- Ça fait vulgaire pour une vieille !

Lui, ne la trouve pas vieille malgré ses soixante-dix ans. Il y a si longtemps qu'il n'a pas caressé ses cheveux...

- Regarde là-haut ! Alors là !

Une tache humide auréole le plafond, juste au-dessus de la baignoire.

- Ils pourraient au moins fermer le robinet !

Il a à peine le temps d'enfiler son peignoir que Jeanne l'entraîne de force dans l'escalier.

- Là, ils vont m'entendre ces deux-là, non mais !

Paul sait qu'ils n'entendront rien puisqu'il les a croisés hier les valises dans les mains. Il les trouvait adorables, un couple merveilleusement assorti.

- Nous partons. Nous avons déniché un appart plus grand. Pour le petit...

La main libre du jeune homme frôla le ventre à peine arrondi de la jeune fille. Possessif et fier. Sourires complices.

Jeanne, comme toujours, vole devant. Mue par une tempête intérieure qui gomme son arthrose dont elle se sert comme bouclier les soirs de tendresse masculine.

La porte est entrebâillée. Jeanne défonce la sonnette qui reste muette. Elle pousse la porte. L'appartement vide refroidit légèrement Jeanne qui s'avance dans le vestibule.

- Quel vacarme, mon dieu, quel vacarme !

Sa voix résonne dans le couloir. Elle parvient à l'entrée de la chambre.

- Mon dieu, c'est pas croyable !

Dix chats se poursuivent sur le lit en une ronde infernale. Debout, au milieu de la pièce, Jeanne tente d'esquiver les envolées félines. Plusieurs fois, elle manque perdre l'équilibre.

- Tu te souviens la première fois...

- Que quoi...

- Qu'on a fait l'amour dans un lit ?

- Au lieu de te remémorer des vieux trucs d'il y a cinquante ans, tu ferais mieux d'arrêter cette sarabande !

Paul soupire.

- L'eau, mon dieu, l'eau !

Jeanne patauge. Elle se précipite dans la salle de bains où d'autres chats jouent avec les robinets.

- C'est une catastrophe !

La métaphore fait sourire Paul qui reste cloué devant le lit. Il les imagine enivrés de désirs, le regard fou mais les mains riches d'une tendresse partagée. Il est secoué d'un frisson de volupté comme quand il posait les doigts sur le ventre de Jeanne. Une sensation aussi forte ne s'efface jamais.

- Paul, tu pourrais m'aider ?

Il s'extirpe de sa rêverie avec difficulté. Jeanne a vidangé l'eau, nettoyé la salle de bains.

- Viens te reposer.

- Il faut téléphoner au proprio, prévenir l'assurance...

- Tout à l'heure. Tu es fatiguée !

Elle s'allonge tout de même.

- Deux minutes pas plus. Pourquoi n'ont-ils pas emporté le lit ?

- Vu l'état du sommier.

Jeanne se met sur le côté. Elle tourne le dos à Paul. Il attend quelques instants, puis, sans bruit, épouse les formes de Jeanne. Il sait qu'elle dort déjà, elle s'endort toujours très vite. Sa main enveloppe délicatement le sein, reste coite. Il apprécie particulièrement cette impression, même au travers de l'étoffe. Il ferme les yeux après avoir débranché leurs sonotones. Un bruit pourrait rompre le charme.

Dans son sommeil, Jeanne, elle, sourit.

## Un baladeur pour la vie

Le baladeur sur les oreilles, il écoutait Goldman. Un peu de son pays lui réchauffait le cœur alors que devant ses yeux défilait la campagne. Le train traversait une plaine d'un mortel ennui. Autour de lui, les fermières parlaient une langue inconnue, les enfants chahutaient comme tous les enfants du monde.

L'un d'eux atterrit sur ses genoux. D'autorité, mais avec cette simplicité désarmante qui l'émerveillait, il lui ôta le baladeur de la tête pour s'en couvrir les oreilles. Ses yeux pétillaient de surprise à mesure que la bande se déroulait. Il ne comprenait pas les paroles mais la musique le plongeait dans une joie profonde qui transparaissait dans le rythme de ses doigts. Quelques minutes de ce bonheur partagé donnèrent envie à Marc d'en faire cadeau au gamin mais ce baladeur représentait tout ce qui restait de son pays après un voyage de deux mois. Alors, il hésita.

L'enfant disparut dans le fourmillement de bagages et de passagers. Le voyage reprit son cours monotone et lugubre. Malgré le soleil chaud et le ciel bleu, un sentiment de solitude naquit en lui. Qu'était-il venu faire dans cette région qui lui apparaissait tout d'un coup immense et terne ? Il ne trouva pas de réponse satisfaisante. Alors, pour que le temps passe plus vite, il s'endormit.

À son réveil, son baladeur avait disparu. Il l'avait posé à côté de lui ; il n'y était plus. Il pensa tout de suite à l'enfant mais n'arriva pas à le retrouver. Il eut beau chercher dans les wagons avoisinants, il resta introuvable.

Il regarda sous son siège, dans ses sacs. Pas de baladeur. C'était trop bête. Il était loin de chez lui, incapable de communiquer avec quiconque et maintenant dans l'impossibilité d'écouter la musique qu'il aimait. Il se surprit à haïr la région.

Il se mit en quête du contrôleur. Celui-ci l'écouta du mieux qu'il put raconter sa mésaventure. Il lui parut aimable et compatissant. Il le raccompagna à sa place et lui fit comprendre de ne pas bouger.

Au bout de quelques minutes, il revint avec un jeune garçon d'une dizaine d'années qui tenait dans ses mains le baladeur. Marc reconnut l'enfant qui s'était assis sur ses genoux. Il tremblait de tous ses membres.

Marc reprit son baladeur et considéra l'affaire close.

Le train s'immobilisa soudain sans qu'aucune gare ne fût annoncée. Personne ne bougea, personne ne broncha comme si tous les voyageurs étaient empreints de fatalité. Seul, Marc osa se pencher à la fenêtre.

Il vit alors ce que tous voulaient ignorer : Le contrôleur avait jeté l'enfant hors du train. Cet enfant comme statufié par une peur millénaire, incapable de fuir son destin. Le contrôleur l'ajusta de son pistolet et tira une balle en pleine tête.



## Vie de scène

Il avait les yeux imbibés de cette fièvre intérieure qui faisait quelquefois frissonner même si nous le connaissions depuis toujours. En eux, nous avions l'impression de voir se refléter notre âme, toute hérissée d'inquiétude et de détresse.

Oui, il nous inquiétait mais nous l'aimions beaucoup. Comme on aime un vieux père, respectueusement mais avec toute la tendresse qu'il mérite.

Chaque soir, nous l'accueillions avec des cris et des embrassades. À peine avait-il le temps de se défaire de son manteau et d'envoyer valser son chapeau au sommet du portemanteau, que ma sœur et moi grimpons le long de son corps pour être le premier autour de son cou. Là, confortablement installés et ravis, nous attendions que la représentation commence. Jamais, il ne nous déçut. Il avait toute prête une poésie, une récitation, une fable ou, mieux encore, un acte entier d'une pièce du répertoire classique. À six ans, je jouais déjà plusieurs rôles du Cid, assis sur son épaule. Je combattais les Curiaces, j'étais amoureux fou de Célimène. Lui, se réservait le rôle du père tandis que ma sœur, trop petite, riait de ses mimiques.

Parfois, nous le surprénions en pleine nuit, au pied de notre mère qui dévorait une cuisse de poulet, déclamant un de ses poèmes d'amour qu'il écrivait sur la table de la cuisine et qui, en général, produisait sur elle l'effet escompté. Bien plus tard, à la faveur d'une confidence, elle nous avoua que nous fûmes conçus après l'un d'entre eux. Elle ne se souvenait plus desquels.

Notre père avait le théâtre dans les gestes, dans le regard, dans la mémoire. La famille se souvenait de sa première apparition sur une scène. La maternelle lui permit de montrer ses dons pour la grandiloquence car, même balbutiant, il sut très tôt paraître convaincant.

Nous avons la propension si facile à le croire qu'il se mit à nous raconter ses fabuleux voyages au temps où il sillonnait la France en faisant résonner les théâtres de sa voix claire et limpide. Pour côtoyer Dullin, Jouvet, Barrault, il se contentait d'un petit rôle dans lequel il donnait son meilleur talent. Dans son sillage, on le disait sérieux et ponctuel ; on le saluait d'un revers de la main où il distinguait le signe d'une reconnaissance et d'une admiration discrètes.

Mais c'est chez lui qu'il donnait vraiment sa pleine mesure. Ma naissance, puis celle de ma sœur, avaient sonné le glas des tournées triomphales. Conscient de ses responsabilités paternelles, il s'était trouvé un travail qui garantissait le quotidien mais dans lequel ses dispositions de comédien étaient jetées dans l'obscurité comme n'importe quel quidam.

À la maison, par contre, il vivait en pleine lumière, auréolé d'un halo qui suivait chacun de ses pas. Nous ne le quittions jamais des yeux, d'abord par admiration, ensuite parce que ses appétits d'une vie démesurée et gourmande rendaient la nôtre plus supportable et moins morne. Il nous communiquait sa joie d'être au monde, sa façon toute particulière d'appréhender les événements par leur côté positif et de voir en chacun d'eux une manière d'être soi.

Lorsqu'il faisait mine de nous envoyer loin de lui, nous le suivions tout de même par la voix. Cette voix qui résonne encore dans mes oreilles maintenant qu'elle s'est tue. Les murs frissonnent toujours de son écho et, lorsque la lassitude me gagne, je l'entends me dire :

-Allons, petit, du nerf ! Fais comme si j'étais là !

Cette voix qui tonitruait après ma mère :

-Allez, chérie ! Laisse tes assiettes, elles ne s'envoleront pas !

Alors que les rides, elles, s'attaquent à nos visages.

Ma mère s'asseyait sur ses genoux, se laissait bercer par ses mots emplis de sincérité et de tendresse. Et nous, il nous envoyait au lit.

Je crois bien qu'il ne se taisait que dans le sommeil. Même si, parfois, en revenant d'avoir été boire au robinet de la cuisine, je le surprénais, en jetant un œil dans l'entrebâillement de la porte de la chambre des parents, la tête sur l'épaule de ma mère, en train de remuer les lèvres et de prononcer des mots muets. Il respectait son repos.

Le dimanche matin, sa voix nous éveillait. Elle emplissait soudain le silence. Ma sœur, parfois, tentait de faire la sourde oreille à l'appel paternel mais il n'avait de cesse que de l'appeler par son prénom –Bernadette– dont il exagérait la première et la troisième syllabe ce qui finissait par faire : BERDETTE ! BERDETTE !

J'essayais de le faire taire, de lui faire comprendre qu'elle voulait dormir mais il hurlait de plus belle :

-BER-DETTE ! BER-DETTE !

Au bout de quelques minutes, ma sœur se rendait à l'évidence : jamais, il n'accepterait qu'elle reste couchée. Alors, depuis longtemps déjà dans les bras de mon père, ma mère partie vers des ailleurs plus tranquilles, je voyais Berdette, les yeux rougis de sommeil, arriver en titubant. Elle s'écroulait sur le lit et se rendormait bien vite. Lui, croyant qu'elle buvait ses paroles, entamait ses histoires.

Le temps passa. Nos enfants prirent le relais dans ses bras. À eux de s'extasier de ses talents de comédien, à eux d'entendre ses tirades.

Et puis, avant-hier, il nous convoqua. Au téléphone, sa voix me parut grave, solennelle. Il me pria de rassembler la famille autour de lui. Je sus qu'il fallait faire vite.

Berdette, Antoine, son mari, leurs trois enfants et leurs six petits-enfants ; moi, Aurélie, ma femme, nos deux enfants et nos trois petits-enfants firent cercle autour du lit. La chambre baignait dans un soleil printanier. Il était assis, calé contre des oreillers qui maintenait son buste bien droit.

Il nous dévisagea les uns après les autres. Le regard pétillant de tendresse dans un visage dévoré de rides. Ses lèvres dirent alors ces mots incroyables qu'il avait dû ruminer de longues années :

-La pièce que j'ai eue le plaisir d'interpréter devant vous est de Dieu. Les décors sont de moi-même et de votre mère. Les costumes ont toujours été de votre mère et d'elle seule. Avec, par ordre d'apparition dans la vie (là, il énuméra les prénoms de nous tous) que je remercie de leur collaboration artistique.

Au fur et à mesure qu'il parlait, nous le voyions disparaître sous le drap et quand il eut prononcé ce dernier mot : « rideau ! », il s'en couvrit la tête.

Je compris alors qu'il ne réapparaîtrait plus sur la scène qu'avait toujours été pour lui la vie.

## Goutte à goutte

Il pétillait la vie. Il en buvait chaque bulle avec exultation. Il la consommait sans modération et la brûlait par les deux bouts.

Chaque jour, il se grisait de vent et de fureur. Il enfourchait sa monture à la manière d'un desperado et vibrait aux ruades qui lui parcouraient l'échine. Ces sensations fortes lui apportaient les émotions qui lui manquaient ailleurs. Elles parsemaient son existence de piments dont la force lui coupait le souffle.

Il fomentait un attentat contre elle et pétaradait à deux cents à l'heure sur le périphérique, sourd aux klaxons réprobateurs qui le conspuaient. Ses zigzags n'amusaient que lui. Il connaissait les risques et les assumait.

Un soir, la chance qui tenait les rênes de sa moto, les lâcha...

\* \* \*

Le gyrophare de l'ambulance ne clignote plus depuis longtemps. Il m'a abandonné au charcutier qui s'est acharné sur mon anatomie, réduite en une bouillie infâme. Il a tenté de la reconstituer, tant bien que mal. Le résultat, un vague assemblage d'os et de chair putréfiés, est bien décevant.

Et me voici, figé sur mon grabat depuis des mois infinis !

Aujourd'hui, je consomme l'existence coûte que coûte. Le sérum glucosé s'infiltré en moi goutte à goutte. Je le sens imbiber mon corps disloqué et diluer son poison dans mes veines.

Il me maintient en léthargie contre mon gré. Ma volonté est dévoyée. Seul, mon esprit résiste.

Je ressemble à ces gisants plantagenêts de l'abbaye de Fontevault que j'ai visité, il y a quelques mois. Eux, sont bien morts. À moi, on me refuse l'éternité.

Mon cri de révolte se répand dans mon corps, faute de pouvoir s'en expulser. Il s'insinue dans chaque paroi, chaque cavité, chaque crevasse à la recherche d'une issue. En vain. Pourquoi me retient-on prisonnier dans cette chambre d'hôpital au lieu de me libérer ? De quel droit divin use-t-on pour retarder l'échéance inéluctable ? Au nom de quelle médecine inhumaine me garde-t-on en vie ?

Seul, mon esprit échappe aux bandelettes carcan qui m'ôte la vue des autres et me retire à la vision des visites de plus en plus rares. Je comprends ces espacements : Que dire à une momie qui de toutes façons, n'entend rien ? Faute d'oreilles. Je ne sais. Les pleurs et les compassions ne sont plus de mise. Ils sont même déplacés car ce coma dépassé ne mène nulle part pour les vivants comme pour le mort-pensant.

Penser reste le but suprême de ma non-vie, le seul bien qui ne m'ait pas été retiré. À moins de débrancher le distillateur imperturbable qui instille en moi la nourriture forcée.

Mais qui aura ce courage ? Qui osera accomplir le geste libérateur qu'il m'est interdit d'ébaucher ?

En attendant, mon âme s'évade. Elle vogue vers des ailleurs insoupçonnés et qui me deviennent familiers. Je la sens se dépouiller de ce corps inerte qu'il lui tarde de délaisser. Elle s'envole à la conquête d'un espace qu'elle reconnaît sienne instinctivement. Sa fusion dans le trou béant de la lumière ambiante fait naître cette impatience que ressent la jeunesse devant quelque chose d'inaccessible et qu'elle voudrait obtenir plus rapidement. Le bain d'irisation dans lequel elle se noie lui apporte force et abnégation pour apprendre la patience qu'on lui impose.

Car quel autre sens pourrait-on donner à ma souffrance que cet apprentissage douloureux de la patience ?

Attendre ! Quel joli mot vide sens pour moi qui voulais tout, tout de suite ! Un jouet accrochait mon désir, mon père me

l'offrait. Une femme me plaisait, je la prenais comme le maître achète une esclave sur certains marchés, aujourd'hui encore. Tout m'était donné sans que je dusse faire le moindre effort. Tout.

Et aujourd'hui, je n'ai plus rien. Ma voix ne porte plus. Elle n'influence plus le comportement des autres dont je suis l'otage. Elle n'implique plus leur obéissance.

Les rôles se sont inversés. Je suis à la merci d'un docteur qui décide du bien et du mal, de me gaver ou de m'affamer. Juste retour des choses, me dira-t-on ! Peut-être ! Mais je préférerais mourir de faim que de vivre ainsi.

Mon âme a tenté d'intercéder auprès d'instances supérieures pour abréger mon supplice. Elle a essayé de forcer le péage du Paradis mais le Gardien l'a refoulé, prétextant que mon heure n'était pas venue.

Ainsi, il existe une heure ? Ainsi, il y a un temps pour tout : Un temps pour naître, un temps pour vivre, un temps pour partir ? Un temps pour le bonheur et un autre pour le malheur ?

Ce temps-là m'est échu. Pour quelle durée ? À quoi me sert ce pilotage automatique dont l'intérêt m'est obscur. Comme cet avion à qui l'on interdit de se poser faute de place sur la piste d'atterrissage et qui dessine des ronds dans le ciel.

Lui, peut espérer une panne d'essence ! Moi pas !

Pour aider la science ? Pour servir de maillon dans la chaîne vers une médecine plus efficace ? Alors, d'accord pour supporter cette souffrance ! D'accord pour offrir mon corps et mon temps aux hommes qui en tireront profit !

Mais après, quelle saveur goûtera la liberté !

## Métamorphose

Son errance l'avait conduite devant le stand de Zorra dont la tignasse roussie attisait la clientèle. La photographie à l'entrée réalimentait continuellement la file d'attente en illusion de bonheur.

Fourbue sous les paquets, les sacs croulant de ses frêles épaules, elle dévora l'affiche de ses yeux affamés d'amitiés et d'amour : Zorra la voyante dévoile votre avenir.

Le slogan, même s'il manquait d'originalité, la convainquit d'emboîter le pas du dernier de la queue. L'occasion de se reposer avant de repartir.

Son tour venu, sa blondeur naturelle accrut le flamboiement de Zorra. L'insignifiance de sa cliente contrastait avec la présence quasi diabolique de l'extralucide. Elle irradiait de tous ses feux au milieu du décor rutilant.

La bouche cracha des bribes d'un futur que les tarots divulguaient à mesure que les cartes se retournaient :

- Votre quarantaine recèle de grands espoirs. Elle est la promesse d'un avenir proche où chemine un compagnon qui décèlera vos multiples facettes. Dans quelques mois, il vous reconnaîtra et sera le gage d'un bonheur mérité et attendu, n'est-ce pas ? C'est quarante euros ! Au suivant...

La métamorphose surprit le suivant, brusquement happé par le rouge vif des tentures.

Le petit nuage rose plana sur elle quelques semaines. Le temps de la rajeunir de quelques années au cours desquelles ses cheveux



raccourcirent au même rythme que ses jupes qui égayèrent les jambes. Les cols s'évasèrent, les oreilles s'alourdirent de boucles, le visage se maquilla et s'ouvrit au sourire. Les yeux pétillèrent de malice.

Les caissières de cinéma devinrent des familières. Les journaux de mode encombrèrent sa table. Les livres meublèrent les rares instants de solitude où les amis ne s'invitaient pas à l'improviste dans un appartement refait à neuf.

Le temps perdu se rattrapait.

Zorra était reléguée aux oubliettes et avec elle ses prédictions...

...Assise sur un banc, elle s'offrait aux rayons d'un soleil couchant lorsqu'un chien lui jappa dessus. Surprise, elle ouvrit les yeux et croisa ceux d'un homme de son âge qui lui dit simplement :

- Me voilà !

Et s'entendit répondre : Déjà !

## L'Homme-tronc

Il gît, les pieds dans la terre. Pas seulement les pieds, les jambes, les cuisses. Jusqu'à la taille.

Le soleil darde. Pas l'espoir d'un nuage à l'horizon. L'insolation guette. Heureusement, la nuit tombera bientôt.

Comment dormir dans cette position pour le moins inconfortable ? Les jambes englouties interdisent tout mouvement. Seuls le torse et les bras jouissent d'une relative liberté. La tête aussi, à droite et à gauche. Il veut s'incliner sur l'un des côtés mais très vite, une douleur lancine le flanc, l'oblige à se remettre droit. Il se penche en avant et enfouit la tête dans ses bras. Il s'endort.

Le lendemain, un violent coup sur le crâne le réveille. Il croit qu'on le frappe. Il va protester mais se souvient de sa solitude. La tête lui chauffe terriblement. Le soleil, toujours lui, le martyrise encore.

Il est toujours prisonnier de cette terre immobile. Sèche. Lisse. Aussi lisse que le paysage..

Il n'a pas plu depuis longtemps. D'ailleurs, a-t-il plu un jour ? Sa mémoire défaille.

En pensant à l'eau, il en vient tout naturellement à méditer sur la soif. S'il ne boit pas, il mourra ! Il sait d'instinct qu'il faut boire pour vivre. Sinon, son corps se desséchera. Mais comment dénicher de l'eau dans ce périmètre réduit ?

L'horizon s'étend à perte de vue. Le plat, toujours le plat. Rien ne l'égaye. Lui seul crée une diversion dans ce paysage morne et terne.

Il s'endort pour la deuxième fois.

Le réveil est plus heureux que celui de la veille. L'habitude chemine-t-elle déjà ou bien a-t-il perdu ses illusions ? Il se réjouit de l'aube naissante, couleur jaune vermillon, même si un rayon de soleil transperce ses yeux d'un éblouissement.

Une sensation de bien-être irrigue son corps. Un poids énorme s'est écroulé durant la nuit en même temps qu'il l'a libéré d'une angoisse croissante : la soif a disparu. Pourquoi ? Comment ?

Ses pieds pataugent, l'humidité remonte jusqu'aux genoux. Il goûte avec délice cette fraîcheur inconnue, réconfortante.

Le quatrième jour, une nouvelle sensation aiguise ses jambes. Il ressent l'impression d'être plus long. Non pas en hauteur mais en profondeur. Il ne sent plus ses doigts de pieds. Ils semblent s'être eux aussi allongés. Mais au lieu d'aller dans la même direction, ils divergent. Les doigts du pied droit partent vers la droite ; ceux du pied gauche, à gauche. Il gagne en stabilité. Il résisterait victorieusement à une tempête.

Le cinquième jour, il a envie d'étirer ses bras vers le ciel pour se détendre. Il les lève, étend complètement ses mains. Il apprécie ce délassement mais au moment de les replier, il n'y parvient pas. Il ne peut les ramener contre lui ou les poser sur terre. Les cris de révolte qui fracassent le silence ne provoquent aucun écho.

Il n'a pas vraiment besoin de ses bras, ni de ses mains mais il craint de souffrir de crampes. La fatigue seule l'inquiète. Mai bon, il n'a pas le choix !

Le sixième jour, il prend de l'altitude. Son torse s'élanche vers l'azur aussi immuable que lui. Ses bras et ses doigts de mains grandissent considérablement. Il y voit un avantage : l'horizon s'éloigne. Il aperçoit maintenant plus loin mais la vue reste la même. La platitude. À quoi bon !

Le septième jour, son corps se pare de tiges qui implorant le ciel. Elles jaillissent de partout : des épaules, des coudes, du torse, des flancs. Au lieu de s'emmêler, elles obéissent à des règles très précises. L'organisation interne le dépasse.

Il comprend alors que son corps échappe à sa volonté.

Les tiges se couvrent de feuilles. Toutes semblables, elles composent une peau qui l'enveloppe entièrement. Parfois, un souffle d'air en balance une, bientôt imitée par les autres. Il se

réjouit de leur venue et de leur beauté. L'espoir d'une amitié naît en lui. Quelque chose qui possède un mouvement, si infime soit-il, recèle forcément un fond humain. Il se sent moins seul.

Au bout de quelques jours, son torse se carre, prend de la rondeur ; les feuilles lui font de l'ombre. Cette attention soudaine l'émeut. Un liquide rosâtre perle de son tronc en des lignées sereines et régulières. Des larmes de joie.

Il décide de leur parler. De cette conversation silencieuse s'élabore un programme de vie à partir des saisons, des voyages du soleil dans le ciel.

Il faut tirer profit de l'ombre et de la lumière, du jour et de la nuit, de la ronde inlassable du soleil autour de lui.

La compagnie des feuilles crée le désir de paternité. L'union consommée engendre un fruit rond, charnu. Celui-ci joue, chaque jour, avec la brise qui chahute ses replis. Il apprécie les baisers du vent sur sa peau nue, se roule dedans, proche du vertige, frissonne de cette volupté.

Un jour, un baiser plus envoûtant l'emporte. Il se détache de la branche et chute. Quelques feuilles se déposent sur lui et lui font un linceul.

Le tronc exhale un profond désespoir. À quoi sert-il de naître s'il faut mourir ? La sève s'écoule longtemps sans qu'il puisse la contenir jusqu'au jour où un deuxième, puis un troisième fruit apparaissent. Alors, il sait que la vie a gagné et que rien ne pourra l'étouffer. Douze fruits miroitent bientôt au soleil au rythme des saisons maintenant bien dessinées. Le fil du temps coule, limpide. L'habitude régit la vie paisible de l'arbre ; l'éternité s'installe.

Il se prend à rêver : les fruits tombés régulièrement nourrirait un homme plutôt que de pourrir sur place. Le vent ensemerait la terre aride et des amis croîtraient en un vaste champ. L'eau s'évaporerait, donnerait vie à des nuages qui se répandraient sur d'autres terres. À perte de vue. Le paradis.

Il en parle au vent à qui plaît l'idée. Il la sème aux quatre coins du globe, rigoureusement sec et inanimé.

L'eau qui stagne aux abords de l'arbre s'absorbe dans un nuage. Le vent souffle très fort pour le pousser très loin mais il se noie dans la mer.

Le vent tente alors de déplacer cette masse inerte et d'irriguer les environs mais sa jeunesse enthousiaste déclenche un raz-de-marée qui engloutit tout.

Le vent revient près de l'arbre et lui conte son échec. Une concertation échauffe les esprits : l'arbre menace d'abandonner, le vent d'inventer un cyclone si terrible que la terre tournera sur elle-même jusqu'à la fin des temps.

La perspective du vertige calme l'arbre qui reprend son idée d'humanité. Pour que l'homme puisse vivre, chacun veillera à son bien-être : l'arbre produira des fruits à volonté, les feuilles offriront l'ombre, le vent soufflera à température égale. À maturité, l'homme cueillera le fruit de la Connaissance, la partagera avec une compagne. Il aura la faculté de mouvance et essaimera.

Un mélange de terre, de feuilles, d'écorces, de sève confectionne un premier moule. Mais le vent, à l'haleine puissante, le brise. On recrée un second moule : le corps mieux réussi respire la beauté et la sagesse. L'arbre se reconnaît en lui, se devine en une époque lointaine : le même visage doux et intérieur, deux jambes bien plantées sur un sol sec et solide, deux bras vigoureux qui l'embrasseront dans les moments difficiles.

Son idée prend corps, se matérialise devant lui. Le vent s'apprête à lui insuffler la vie lorsqu'un nuage de fumée éparpille le lointain. Le vent retient son souffle, la cime de l'arbre scrute l'horizon.

Le nuage avance toujours, en s'épaississant. Qui roule ainsi ? Qui vient à leur rencontre ?

- Que cherches-tu par ici, inconnu ?

L'inconnu ne répond pas. Son allure de bouc sauvage, au visage empourpré rehaussé de deux magnifiques cornes, intimide l'arbre qui juge préférable d'attendre que le nouveau venu décline son identité.

Mais soudain la fourche enserrée dans une main griffue le fait vaciller. Le sol tremble à ses pieds, les fruits s'éboulent, le fâte frémit sous les coups de boutoir.

Les cornes arrachent des lambeaux d'écorce, la fourche taille les branches, l'air couine sous le combat acharné. L'arbre résiste non

pour lui mais pour son fils. La lutte devient inégale lorsque la bouche crache une giclée de feu.

Le tronc s'embrase et disparaît en fumée. La terre de nouveau rase soupire d'ennui. Alors, Dieu la contemple :

- Encore raté ! C'est la troisième fois que Satan détruit mon œuvre. Je vais devoir tout reprendre à zéro. Il y a quelque chose qui cloche.

L'illustratrice : Lau

Après avoir été mère au foyer pendant plusieurs années, Lau a décidé de se mettre à son compte en tant qu'artiste indépendante. Un Bac Arts Appliqués en poche depuis 1990 et une formation complémentaire en infographie et audiovisuel lui ont donné le goût et l'envie d'utiliser toutes les techniques possibles.

De la mosaïque au verre gravé en passant par des portraits au crayon, Lau explore et mélange papiers déchirés, encres, photographies, acrylique, pastels, etc... pour partager sa vision des choses.

Avide d'échange et timide à la fois, c'est bien planquée derrière son écran qu'elle est entrée en contact avec Bernard Kieken, après la lecture d'une de ses nouvelles sur son site Internet.

Cette nouvelle lui a inspiré un dessin, devenu aujourd'hui, la couverture de cet ouvrage.

D'autres projets sont en cours. Gageons que cette collaboration n'est qu'un début.